

LA NOUVELLE
RELÈVE

Directeurs : Robert Charbonneau et Paul Beaulieu

Hommage à
JACQUES MARITAIN

ROBERT CHARBONNEAU

YVES R. SIMON

EMILE BAAS

AUGUSTO-J. DURELLI

MARCEL RAYMOND

CLAUDE HURTUBISE

Autres articles

François Hertel : Jeunesse — Maurice Brière : Rex Desmarchais
Auguste Viatte : L'avenir de l'Europe — Robert Charbonneau :
Note sur le roman et la Chronique des Pasquier — Marcel
Raymond : Vingt-cinq ans de théâtre — et autres.

Décembre

25 cents

MONTREAL
1942



Y. 2 no 2

LA NOUVELLE RELÈVE

Fondée en 1934

Directeurs : Robert Charbonneau
Paul Beaulieu

Rédacteur en chef : Claude Hurtubise

Hommage à Jacques Maritain

ROBERT CHARBONNEAU	Hommage	65
ROBERT CHARBONNEAU ET CLAUDE HURTUBISE	Ce que nous devons à Jacques Maritain	70
YVES R. SIMON	Pour le soixantième anniversaire de Maritain	66
AUGUSTO-J. DURELLI	L'exemple humain de Jacques Maritain	72
EMILE BAAS	Jacques Maritain et la charité	87
MARCEL RAYMOND	La jeunesse de Jacques Maritain	90
<hr/>		
FRANÇOIS HERTEL	Jeunesse, poème dramatique	99
MAURICE BRIERE	Rex Desmarchais	107
AUGUSTE VIATTE	L'avenir de l'Europe	113

CHRONIQUES

Les livres

ROBERT CHARBONNEAU : **Note sur Georges Duhamel et la Chronique des Pasquier** — MARCEL RAYMOND : **Vingt-cinq ans de théâtre (La Farce est jouée par Maurice-Edgar Coindreau)** — ROBERT CHARBONNEAU : **Les témoins de la Passion** par Giovanni Papini — M. R. : **Jardin 26** par Claude Eylan.

L'abonnement à 10 numéros : Canada, \$ 2.00; étranger, \$ 2.25. Payable par mandat ou chèque au pair à Montréal, négociable sans frais.
60 ouest, rue Saint-Jacques, Montréal. HArbour 3924.

LA NOUVELLE RELÈVE

Décembre 1942

Volume II, Numéro 2

NOTE DE LA DIRECTION

Le numéro de novembre était déjà sur la presse quand nous avons décidé de publier cet hommage à monsieur Maritain. C'est ce qui explique notre retard et que ce cahier porte la date de décembre bien qu'il soit en réalité le numéro de novembre. Les abonnés recevront les dix numéros auxquels ils ont droit.

HOMMAGE

Nous avons réuni à l'occasion du soixantième anniversaire de M. Jacques Maritain quelques articles qui veulent être un témoignage de notre admiration pour le premier philosophe de notre temps et de gratitude pour le chrétien et pour l'homme qui, depuis plusieurs années déjà, par son œuvre d'abord, par ses conseils amicaux, ses suggestions et son aide a été le guide incontesté de notre jeune mouvement. Nous devons à M. Maritain ce que la Relève a eu de meilleur.

Depuis longtemps nous songions à rendre à l'auteur d'Humanisme intégral un hommage que nous voulions digne de lui. Les circonstances ne nous ont pas permis de le faire avant ce jour. Nous le faisons aujourd'hui avec moins d'éclat que nous ne l'aurions voulu mais de tout notre cœur.

Dans les pages qui vont suivre, nous prions M. Maritain de trouver l'expression de notre fidélité au thomisme tel qu'il le conçoit et le défend, à sa pensée politique et sociologique, mais surtout l'aveu de notre respectueuse affection et de notre reconnaissance indéfectible.

ROBERT CHARBONNEAU

POUR LE SOIXANTIÈME ANNIVERSAIRE DE JACQUES MARITAIN

Maritain a eu soixante ans le 18 de ce mois. Je voudrais, à l'occasion de cet anniversaire, parler d'autre chose que de philosophie. Heureux ceux qui peuvent dire, du meilleur maître de leur jeunesse, qu'il avait le cœur plus grand encore que l'esprit ! Les élèves de Maritain sont au nombre de ces privilégiés.

S'il m'arrive, aujourd'hui, de relire les notes que je prenais, il y a vingt ans, au cours de Maritain, je m'étonne que des débutants aient pu suivre avec curiosité un enseignement aussi difficile. Nous ne comprenions sans doute qu'une faible partie de ce que nous entendions. Pourtant, un immense désir d'en savoir davantage et de se laisser convaincre s'éveillait en nous. Une explication sèchement technique de *l'Esthétique transcendantale* suffisait à établir une communication sympathique entre l'âme du philosophe et celle de l'ignorant auditeur. Étions-nous conscients de ce qui se passait en nous ? nous aimions déjà, nous voulions aimer et mieux connaître, la vérité que Maritain aimait.

Deux ans passèrent. Puis, en 1924, Maritain m'invita à assister aux entretiens philosophiques qui avaient lieu chez lui, le dimanche, une fois par mois. Je convoitais depuis longtemps l'honneur d'être admis à ces rencontres. On a beaucoup parlé des jeudis de Péguy, et la petite chambre de la rue de la Sorbonne où se réunissaient les amis des *Cahiers de la Quinzaine* a été souvent décrite. Peut-être ne sait-on pas encore que les dimanches de Meudon ont eu une importance historique pour le moins égale.

Meudon est une commune de banlieue située entre Paris et Versailles. En dépit d'une urbanisation désordonnée, on y trouve le charme de l'Isle-de-France, la plus douce province qui soit au monde. Les Maritain habitaient une villa au flanc d'une colline. On se réunissait dans un salon d'une décoration simple. Aux murs,

des tableaux de Chagall, de Gino Severini, de Jean Hugo, un chemin de croix. Sur la cheminée, des photographies du Père Clérissac et d'Ernest Psichari. Assis au milieu de ses hôtes, Maritain donnait une causerie, interrompue par des discussions, qui durait souvent trois ou quatre heures. Il lisait s. Thomas et ses commentateurs, expliquait des textes difficiles, et la recherche avançait lentement. Parmi les assidus de ces séances, il y avait quelques étudiants : le doux Marcel Demongeot, qui devait écrire un livre de premier ordre sur la politique de s. Thomas, entrer dans l'Ordre de s. Dominique et mourir à trente-huit ans après de longues années de souffrances ; Jacques de Monléon, bien connu à l'Université Laval ; Olivier Lacombe, devenu depuis lors un spécialiste des philosophies de l'Inde. Il y avait fort peu de professeurs. Il y avait surtout des personnes attirées vers le thomisme par des voies étrangères à la technique philosophique : gens de culture et d'oraison, qui demandaient à s. Thomas les principes de la sanctification de l'intelligence. Nous étions aussi loin que possible de toute version rationaliste du thomisme. Les concepts scolastiques, avec leurs noms barbares qu'on ne prenait pas la peine de dissimuler, se chargeaient de ferveur, et la sublime vocation de la connaissance philosophique apparaissait en toute lumière. Il n'y avait pas moyen de s'y tromper : entre les mains de Maritain, comme entre les mains de s. Thomas, la philosophie, consciente de son humilité et grâce à cette conscience, prenait le caractère d'une aspiration, et peut-être d'une introduction, à la vie contemplative. Dans ce milieu si hautement intellectuel, on ressentait plus vivement qu'ailleurs la vanité, l'absurdité profonde, de toute tentative de salut par la connaissance seule. L'esprit se sentait irrésistiblement engagé dans une voie où il était manifestement impossible d'aller loin sans accepter les exigences de la perfection morale et les souffrances des nuits purificatrices.

Le livre *Les Grandes Amitiés* a donné au public une idée de la vie de famille de Maritain. Pourvue de dons extraordinaires dans les trois ordres de la vie intérieure, de l'art et de la philosophie, Madame Maritain communiquait à chacun de nous un sens enthousiaste du prix de nos recherches et de nos découvertes. Elle veillait à ce que toute formule heureuse fût aussitôt prise par écrit, à ce que toute idée féconde fût protégée contre l'oubli, à ce que le moindre projet fût examiné avec soin. Elle parlait peu, bien que Maritain aimât à la laisser parler. Ses brèves remarques,

son attention de tous les instants, ses admirables regards faisaient comprendre que l'ardente spiritualité dont nous ressentions l'influence avait sa source dans une communion d'âmes. Sa sœur Véra s'ingéniait à paraître toute absorbée par des besognes modestes : répondre au téléphone, recevoir les invités, leur trouver des chaises. Pourtant, ses expressions silencieuses, au cours des discussions philosophiques, révélaient une intelligence profonde et aimante des vérités dont nous nous occupions. Pour elle aussi, la grande affaire était la recherche de la vérité dans la charité.

Maritain a toujours su mettre la philosophie à sa place. Il a écrit quelque part que Fra Angelico aurait volontiers quitté ses pinceaux pour garder des oies, si son supérieur le lui avait commandé. Maritain n'a jamais manqué d'interrompre son travail de philosophe pour répondre à l'appel de la charité. Beaucoup de personnes se sont demandé pourquoi son œuvre comprend peu de constructions systématiques et se compose surtout de recueils d'essais et de conférences : cette méthode de travail a pour origine principale, non une idiosyncrasie intellectuelle, mais une règle de vie. L'œuvre écrite de Maritain représente un énorme labeur ; mais à côté de tant d'heures données à la philosophie, combien d'heures et de veilles dépensées en conversations avec des incroyants à la recherche de la foi, avec de pauvres diables en quête de réconfort, et parfois avec des personnages indignes qu'un excès de générosité avait quelque chance d'arracher à leur indignité ! Si jamais, dans un avenir lointain, on publie une édition vraiment complète des œuvres de Maritain, comprenant sa correspondance, on pourra faire une comparaison instructive entre le poids des écrits philosophiques et le poids des lettres écrites pour tels motifs qu'aider un ami, ou un inconnu, à trouver du travail, sauver un proscrit allemand, espagnol ou français, prévenir une jeune revue contre l'erreur ou l'imprudence, ou simplement donner expression à l'amitié.

Toujours disponible, toujours prêt à servir, Maritain n'a pas hésité, quand le service des hommes a paru le demander, à s'engager dans des activités en relation directe avec les événements politiques. La crise de l'*Action Française*, la guerre civile d'Espagne, la présente guerre enfin, ont fait de ce contemplatif, de cet ami de la solitude, de cet artiste, un redoutable adversaire du mensonge et de l'injustice dans les affaires publiques. En acceptant les risques que comporte tout jugement sur les contingences du temps

— fût-il prononcé *sub specie æternitatis*, — en acceptant de devenir, à sa manière, un homme d'action publique, Maritain, par un paradoxe chargé de sens, est entré dans une autre solitude. Tel il nous apparaît aujourd'hui, volontairement ignorant de sa grandeur, vieux lutteur inlassable, inflexible dans sa fidélité, seul et douloureux tandis que monte vers lui la reconnaissance d'innombrables âmes.

YVES R. SIMON.

5 novembre 1942

CE QUE NOUS DEVONS À JACQUES MARITAIN

Nous avons senti que nous ne pouvions laisser passer cet anniversaire de M. Jacques Maritain sans lui dire publiquement ce que nous lui devons.

C'est au collège que nous avons lu *Primauté du spirituel, Trois Réformateurs, Art et scolastique*, que nous avons été conquis par la force de sa pensée et sa chaleur humaine, qui est celle de la charité.

Ce qu'a été pour nous la lecture de ses livres, la rencontre de l'homme, son encouragement, son amitié, comment le dire ? Il apportait à notre jeune appétit une nourriture forte et riche que nous tâchions de nous assimiler, une vision élargie et magnifique du monde, un exemple de foi et d'humilité.

Son intelligence, affermie par la pratique de la *Somme*, se mouvait avec liberté au milieu des problèmes troublants que nous avons à confronter. Problèmes de l'art, de la politique, de l'action sociale, il les abordait avec la passion de la vérité et y projetait une lumière nouvelle. Il rétablissait les contacts de la pensée catholique avec les avant-gardes, dans tous les domaines. Il redonnait à la pensée catholique sa fierté et une omniprésence. Il représentait pour nous comme pour les jeunes générations françaises, un guide spirituel, un exemple.

Et nous attendons de lui encore cette direction, cet exemple, cette ordination de la compréhension des choses et des événements aux réalités spirituelles, hors de toute passion étrangère à la passion de saint Paul pour la vérité et l'Église du Christ. Nous attendons de lui cette prévision des choses futures dans une lumière évangélique, cette illumination des choses de la cité par l'esprit de Dieu qui dépassent les conflits de personnes et de politique sans négliger et dépasser la réalité humaine de l'homme qui travaille, souffre, aime et doit durement traverser la terre.

Nous attendons de lui cet espoir qu'il faisait naître en nos cœurs parce que nous comprenions à l'entendre un soir de 1939, que la vie de la cité était "une communauté de labeur et d'espérance".

C'est cette lumière intégralement chrétienne sur le monde, les événements et la vie que nous attendons de lui, que nous lui demandons, que nous exigerons de lui.

Notre jeunesse vit de sa pensée et des mouvements qu'il a inspirés, Sept, Temps présent, Vie intellectuelle, Esprit, et c'est en cette pensée, dont le fil n'est pas complètement interrompu par la guerre, que nous gardons espoir pour après... Nous exigeons avec toute la rigueur de l'amour et de la gratitude qu'il nous donne cette pensée qui nous empêchera de perdre foi dans l'homme et ses possibilités de rénovation par la grâce.

ROBERT CHARBONNEAU

CLAUDE HURTUBISE

L'EXEMPLE HUMAIN DE JACQUES MARITAIN

Les Turcs étaient déjà en train de mettre à sac la ville de Constantinople que les théologiens disputaient encore sur le sexe des anges.

Ce n'est pas aujourd'hui le moment de discuter sur le sexe des anges.

Dans un monde où pullulent des êtres qui portent un nom chrétien mais affectent à l'égard de la force brutale une admiration moutonnaire, la grande leçon que Maritain nous offre n'est pas une leçon de philosophie, ni de sociologie, ni de morale. Sa grande leçon est un exemple. Un exemple humain, un exemple d'humanisme intégral.

Pour nous, aujourd'hui, Maritain est quelque chose de bien plus important qu'un philosophe spéculatif.

Maritain est avant tout et surtout un homme chrétien.

En 1935, année qui nous semble aujourd'hui heureuse, pacifique et tranquille (oh ! la relativité des choses humaines !), Maritain écrivait dans sa *Lettre sur l'Indépendance* :

«L'écrivain ne saurait en temps de crise grave (...) fermer les yeux aux angoisses des hommes et de la cité. Il me semble qu'une telle obligation concerne le philosophe d'une façon plus spéciale. Car il n'y a pas seulement une philosophie spéculative, il y a une philosophie pratique; et je crois qu'elle doit descendre jusqu'à l'extrême bord où la connaissance philosophique joint l'action. (...)

«Le philosophe *comme tel* peut et doit s'approcher du domaine propre de l'agir humain et politique.» (P. 6 et 8)

C'était la réponse donnée à ceux qui déjà, en 1935, se désintéressaient des choses politiques, parce que la politique était quelque chose de « sale » et qu'ils se jugeaient trop « purs » pour s'y salir. C'était aussi la réponse anticipée à ceux qui, cinq ans plus tard, parleraient de neutralité devant le crime.

«Si le philosophe éprouve une inquiétude et une douleur devant les

jeux ordinaires de l'arène politique (...), dissimulerais-je que pour le chrétien c'est tout d'abord un écœurement profond qui doit être ici surmonté ? (...) Est-ce donc dans ce cirque des bêtes qu'il nous faut descendre ? Notre Dieu est descendu plus bas. (...) Le chrétien doit être partout ; et rester partout libre». (*Lettre sur l'Indépendance*, p. 10 et 13)

La vie de l'homme-Maritain, de cet homme intégral, de cet homme en chair et en os, mais vivifié d'esprit chrétien, est un exemple vivant de ce qu'il écrivit dans la *Lettre sur l'Indépendance*. Maritain n'a pas eu peur de se contaminer avec le monde de tous les jours. Maritain ne s'est jamais cru des « purs ». Maritain ne s'est jamais « lavé les mains ». Maritain n'a jamais été « neutre ».

C'est pour cela qu'aujourd'hui nous pouvons suivre son drapeau. C'est pour cela qu'aujourd'hui nous pouvons regarder dans ses yeux : nous savons que nous sommes face à un *homme* qui est philosophe, et non face à quelqu'un qui discute du sexe des anges pendant que la patrie est entourée par les assassins.

1. — Quel était le problème qui inquiétait tellement certains philosophes dans ces années pacifiques et dorées de 1934 et de 1935 ?

«Le problème central du temps présent (...) est celui de la réintégration des masses, séparées du christianisme par la faute avant tout d'un monde chrétien, infidèle à sa vocation.» (*Lettre...* p. 15)

On ose enfin affirmer que de même que nous ne sommes pas des « purs » du seul fait que nous sommes des chrétiens, de même des non-chrétiens ne sont pas des corrompus du seul fait qu'ils ne sont pas chrétiens. Ces non-chrétiens ne sont même pas les premiers responsables de la tragédie du monde contemporain... ! Nous étions tellement habitués à entendre, des lèvres inspirées de nos orateurs sacrés, que les francs-maçons et les juifs étaient les responsables de tous les maux que nous devions endurer, pauvres chrétiens !...

Voilà donc qu'un philosophe catholique, peut-être le premier philosophe catholique contemporain, commence son étude critique en frappant sa poitrine.

Nous sommes les premiers coupables.

Il ne faut donc pas s'étonner que l'honneur immaculé du bourgeois se soit senti profondément offensé.

Le bourgeois n'a jamais pu pardonner à Maritain que, en tant que chrétien, il ait commencé par frapper sa poitrine.

«En attendant resterons-nous tranquilles ? Pouvons-nous sans fré-

mir de douleur penser à ces multitudes d'hommes qu'un profond ressentiment, né de la dignité humaine humiliée et offensée en eux, a tournés contre le christianisme confondu par eux avec un régime temporel qui a rejeté de son existence les vérités chrétiennes ? Ignorons-nous combien d'entre eux sont chrétiens sans le savoir ? Ne savons-nous pas quelles réserves d'humanité vraie, de bonté, d'héroïsme incarné dans le travail quotidien et dans la pauvreté, le peuple ouvrier et paysan représente pour l'histoire ? » (*Lettre... p. 19*)

« L'événement capital du monde moderne est l'arrivée des masses à l'existence historique, et le fait qu'elles jouent déjà partout (...) le rôle d'un facteur prédominant. Mais ces grandes forces humaines et cette dernière réserve de l'histoire, le système bien-pensant les donne au système anti-chrétien. » (*Lettre... p. 20*)

Celui qui écrit de telles choses en 1935 ne mérite évidemment qu'un qualificatif : celui de communiste. Voilà ce que « l'intelligence » bourgeoise murmura tout d'abord, écrivit ensuite et arriva finalement à insinuer plus ou moins clairement dans des discours officiels par la bouche de ministres « croisés ». Il est bon cependant de ne pas précipiter les événements. Le Seigneur nous permet de vivre maintenant en peu d'années des époques entières d'histoire. Ceux-là mêmes qui crachèrent sur la face des démocrates d'inspiration chrétienne l'épithète de communiste en 1934 et en 1935, désiraient le triomphe de Staline en Finlande en 1940, et sentirent bondir leur cœur de joie quand il s'empara de la moitié de la Pologne. En réalité, ni le christianisme ni le communisme ne les intéressent. La seule chose qui les intéresse est la satisfaction de leur propre égoïsme, de leurs propres préjugés. La seule chose qui les intéresse est que les ouvriers soient toujours considérés comme des *minus habens*, qu'ils n'arrivent jamais à être des personnes adultes, libres, collaborant de plein droit dans la direction de la société.

Ne reprochons pas au monde bourgeois de se défendre. (C'est un signe d'intelligence dont les bourgeois ne font pas preuve face au nationalisme). Ne reprochons pas aux bourgeois de se défendre : Maritain avec un œil clinique et pénétrant dénuda le monde bourgeois.

« Ce mot de « monde bourgeois » (...) ne désigne qu'un des aspects du monde de l'humanisme anthropocentrique. (...) Que beaucoup de nos contemporains puissent croire de bonne foi (...) que la religion et l'Eglise sont liées à la défense des intérêts d'une classe, et de l'« éminente dignité » du capitalisme, du militarisme, etc., c'est bien le signe que la bonne foi n'est pas nécessairement l'intelligence. (...) Le « monde bourgeois » a des pères qui ne sont pas les Pères de l'Eglise, qu'on les cherche du côté de Cal-

vin ou du côté de Rousseau. (...) Ce monde est né d'un grand mouvement du cœur vers la sainte possession des biens terrestres. (*Du Régime Temporel et de la Liberté*, p. 135)

Maritain enfin fait siennes les paroles d'un chrétien orthodoxe, Nicolas Berdiaeff :

« La position du monde chrétien en face du communisme, ce n'est pas seulement la position de celui qui porte en soi la vérité éternelle et absolue, c'est aussi la position du coupable qui n'a pas su réaliser cette vérité, et qui l'a trahie. » (*Problème du Communisme* cité dans *Du Régime temporel*... p. 141)

Devant le torrent d'injures que Mussolini avait l'habitude de lui adresser, le bourgeois réagit en levant le bras droit et en criant « vive le Duce ». Devant la terrible et fondamentale attaque dirigée par le communisme, le bourgeois réagit tout d'abord avec la peur des lâches, mais il finit bien vite par céder, et quand l'intérêt du nouvel ordre fut mis en cause, il se donna au nouvel allié de la « croisade pour la civilisation chrétienne ». Le bourgeois, par contre, n'a jamais changé et ne changera jamais son attitude devant Jacques Maritain. C'est que s'il n'y a pas d'intelligence bourgeoise, il y a au moins l'instinct aveugle qui permet de connaître le véritable ennemi. Le nationalisme et le communisme, avec un mysticisme corrompu et artificiel, sont en train de préparer l'embourgeoisement universel de l'humanité. Si ce n'est pas l'esprit, c'est au moins la chair du bourgeois qui sent comme quelque chose de vital que c'est le Christ, le Christ du Crucifix, le Christ juif et charpentier, le Christ révolutionnaire de l'amour, qui est le véritable ennemi. Et dans ces derniers temps personne n'a exprimé plus profondément que Jacques Maritain les vérités tragiques, la réalité essentiellement anti-bourgeoise de la doctrine du Crucifié. On peut toujours trouver un compromis avec Mussolini. On peut aussi trouver un compromis avec Staline, et de fait quand la situation favorable se présenta, on trouva bien le compromis. Mais avec le Dieu que nous avons nous-mêmes crucifié parce que révolutionnaire, avec le Dieu juif et charpentier, avec le Dieu prolétarien qui est mort pour la liberté de l'homme, avec ce Dieu-là, il ne peut y avoir de compromis.

Et, puisque Maritain n'a pas trahi le Dieu juif, il ne peut pas y avoir de compromis avec Jacques Maritain.

Voilà pourquoi le bourgeois sera toujours ennemi de Maritain.

2. — En 1935, après une visite de Pierre Laval à Rome, Mussolini envahit l'Ethiopie. Comme les Ethiopiens résistèrent avec un courage terrible et comme la mesure de ce courage était bien différente de celle qui sert à mesurer le courage fasciste, Mussolini utilisera le gaz pour assassiner plus facilement des noirs, fils de Dieu.

L'« intelligence » française publia alors un manifeste qu'il faut relire et méditer aujourd'hui.

« A l'heure où l'on menace l'Italie de sanctions propres à déclencher une guerre sans précédent, nous, intellectuels français, tenons à déclarer, devant l'opinion tout entière, que nous ne voulons ni de ces sanctions ni de cette guerre. »

« Ce refus ne nous est pas seulement dicté par notre gratitude à l'endroit d'une nation qui a contribué à la défense de notre sol envahi : c'est notre vocation qui nous l'impose.

« (...) On veut lancer les peuples européens contre Rome.

« On n'hésite pas à traiter l'Italie en coupable. (...) »

« L'intelligence (sic) se refuse à être la complice d'une telle catastrophe. (...) »

« Ce conflit fratricide ne serait pas seulement un crime contre la paix, mais un attentat irrémissible contre la civilisation d'Occident. (...) Intellectuels (...) nous ne pouvons laisser la civilisation choisir contre elle-même, nous en appelons à toutes les forces de l'esprit. » (*Manifeste pour la Défense de l'Occident*, 4 octobre 1935).

Parmi les signataires de cette pièce littéraire des intellectuels intelligents il y avait quantité d'académiciens, de très nombreux « catholiques », et un cardinal de l'Eglise du Juif crucifié, qui était en même temps recteur de l'Université où Maritain enseignait comme professeur.

C'était là la route facile. C'était la route de l'« intelligence » et du « catholicisme ». (Tout cela a des résonances bien tristes aujourd'hui !)

Maritain mit alors sa signature au pied d'un des documents qui impressionna le plus profondément l'opinion publique à ce moment-là et qui, en grande partie, fut rédigé par lui-même.

« Le conflit italo-éthiopien (...) concerne la justice et les valeurs éternelles. (...) Ni le besoin d'expansion, ni l'œuvre de civilisation à accomplir n'ont jamais donné le droit de s'emparer des territoires d'autrui et d'y porter la mort. (...) C'est une dérision d'invoquer une mission d'assistance pour se livrer à une guerre de conquête et de prestige. (...) L'âme et la vie d'un noir sont aussi sacrées que celles d'un blanc. » (*Manifeste pour la Justice et la Paix*, 20 octobre 1935).

3. — L'exemple humain, l'exemple d'homme chrétien, avait été donné. Il va de soi que la valeur de cet exemple ne touchait pas seulement la charité : elle touchait l'intelligence aussi. L'homme chrétien est philosophe. Ses actes se basent sur l'analyse doctrinaire la plus subtile et la plus profonde.

Peu avant la guerre d'Ethiopie, Maritain écrivait dans une étude sur la *Mission de la pensée chrétienne* :

« En disant primauté du spirituel, nous affirmons purement et simplement ce que cette expression signifie par elle-même. Elle ne signifie ni que le primat des valeurs spirituelles permet d'oublier la tragédie du temporel et du social et de se retrancher dans un égoïsme conservateur, au surplus menacé de toutes parts aujourd'hui, ni qu'elle justifie au nom de l'esprit les simples réactions biologiques par lesquelles une civilisation en péril demande à des dictatures d'Etat de la protéger contre la mort. (...).

« Lors de la chute de l'Empire Romain, l'imagination des peuples se scandalisa comme si les destinées de l'Empire devenu chrétien et celles du Royaume de Dieu ne faisait qu'un. (...) Notre époque ressemble à celle-là par bien des aspects. (...).

« Ennemis et défenseurs de l'ordre établi, ne s'aperçoivent-ils pas qu'ils se battent pour un cadavre de chrétienté ? Il est devenu urgent de marquer la distinction des civilisations périssables et de la Cité de Dieu. (...)

« On ne doit pas se lasser de répéter que, dans leur mouvement même et leur passage au milieu de l'histoire humaine, les choses de Dieu et de la vie éternelle, l'Eglise, le royaume du spirituel et de la vérité, sont des réalités essentiellement supranationales et supraraciales, supra-culturelles et suprapolitiques, et qui ne se laissent inféoder à aucune formation sociale-terrestre. » (*La Vie Intellectuelle*, 25 février 1934).

Rien d'étonnant donc que Maritain, en lisant que les « intellectuels appellent toutes les forces de l'esprit pour sauver la civilisation et empêcher que les peuples européens soient lancés contre Rome », réponde en écrivant : « L'âme et la vie d'un noir sont aussi sacrées que celles d'un blanc ».

Entre le philosophe et l'homme il y a une unité parfaite. Nous sommes en face d'un homme chrétien, d'un homme intégral.

4. — En 1936 et en 1937, la guerre civile espagnole fut l'événement capital de l'histoire. Les forces « catholiques » du monde entier mobilisèrent leurs égoïsmes les plus secrets et leurs haines les plus cachées au nom de la Passion du Sauveur. « La guerre nationale espagnole est une guerre sainte — écrivit un prêtre du Christ — et la plus sainte que l'histoire enregistre ».

Il n'était pas suffisant d'assassiner des innocents, il était

nécessaire de le faire au nom du Christ.

Maritain publia alors une des études les plus raffinées, les plus profondes et humaines, sur la guerre civile espagnole.

« A l'égard des formes de civilisation elles-mêmes « sacrales », comme la civilisation des anciens Hébreux, ou la civilisation islamique, ou la civilisation chrétienne du moyen âge, la notion de guerre sainte, si difficilement explicable qu'elle soit, pouvait avoir un sens. » (...)

« Mais à l'égard de formes de civilisation comme les nôtres où le temporel est plus parfaitement différencié du spirituel et, désormais bien autonome, n'a plus de rôle instrumental à l'égard du sacré, dans ces civilisations de type profane, la notion de guerre sainte perd toute signification. (...)

« Le principe de la primauté du spirituel pouvait dans les civilisations de type sacré s'exprimer dans l'idée de guerre sainte, dont le moyen âge a fait un si grand usage. Dans nos civilisations de type profane il exclut cette idée, en vertu même de la transcendance de l'ordre sacré. (...) Qu'on tue, si on en a le devoir, au nom de l'ordre social ou de la nation; cela est déjà assez horrible; qu'on ne tue pas au nom du Christ-Roi, qui n'est pas un chef de guerre, mais un Roi de grâce et de charité, mort pour tous les hommes, et dont le royaume n'est pas de ce monde. (...)

« C'est un sacrilège horrible de massacrer des prêtres — fussent-ils « fascistes », ce sont des ministres du Christ — en haine de la religion; et c'est un autre sacrilège, horrible aussi, de massacrer des pauvres — fussent-ils « marxistes », c'est le peuple du Christ — au nom de la religion. C'est un sacrilège patent de brûler les églises et les images saintes, (...) et c'est un autre sacrilège d'affubler des soldats musulmans d'images du Sacré-Cœur pour qu'ils tuent saintement des fils de chrétiens. (...) C'est un sacrilège de profaner les lieux saints et le Saint-Sacrement (...) et c'est un sacrilège de fusiller comme à Badajoz, des centaines d'hommes en fêtant le jour de l'Assomption, ou d'anéantir sous des bombes d'avions, comme à Durango — car la guerre sainte hait plus ardemment que l'infidèle les croyants qui ne la servent pas — des églises et le peuple qui les emplissait, et les prêtres qui célébraient les Mystères; ou, comme à Guernika, une ville entière avec ses églises et ses tabernacles, en fauchant à la mitrailleuse les pauvres gens qui fuyaient. (...) Les témoignages commencent à parvenir sur la terreur blanche, et ce qu'on en sait déjà donne à penser qu'elle atteint un niveau de cruauté et de mépris de l'existence humaine d'une rare élévation. » (*De la Guerre Sainte*, Nouvelle Revue Française, juillet 1937).

Evêques et archevêques de tout le monde, par centaines, envoyèrent leur adhésion au général croisé, allié de Mussolini et de Hitler, les hommes providentiels qui étaient en train de sauver la civilisation chrétienne de l'attaque communiste. Plusieurs d'entre eux regardent aujourd'hui avec de grands yeux effrayés les choses qui se sont passées. Ils commencent à se ren-

dre compte — trop tard hélas ! — que la « guerre sainte » était le premier acte de la guerre des assassins contre les pauvres types. Ils commencent à voir que toutes les valeurs spirituelles, même les plus élémentaires, sont exterminées les unes après les autres par les croisés civilisateurs, et que la seule loi du monde aujourd'hui est l'assassinat collectif. Quelques-uns commencent à comprendre, avec quatre années de retard, la signification de la guerre espagnole...

Nous avons connu de très illustres auteurs de grands volumes, — terribles monuments de théologie, — des prêtres très dignes qui passèrent leur vie à étudier, avec lentille d'agrandissement, des questions très importantes relatives au sexe des anges, pendant qu'ils laissaient sécher leur cœur.

Et aujourd'hui, quatre ans après les événements, nous voyons que Maritain ne nous a pas donné seulement l'étude la plus pénétrante, la doctrine la plus sûre, la preuve de charité la plus débordante, mais qu'il nous a donné tout cela ensemble : il nous a donné un exemple humain vécu.

5. — « Le chrétien doit être partout ; et rester partout libre ». (*Lettre...* p. 13).

« Le chrétien ne donne pas son âme au monde. Mais il doit aller au monde, il doit parler au monde, il doit être dans le monde et au plus profond du monde : je ne dis pas seulement pour rendre témoignage à Dieu et à la vie éternelle, je dis pour aussi faire en chrétien son métier d'homme dans le monde, et pour (...) faire avancer la vie temporelle du monde vers les rivages de Dieu. Et dans le monde et au plus profond du monde il doit contre le monde maintenir intacte une double indépendance : premièrement, celle de sa foi, (...) secondement, celle aussi de son activité temporelle de chrétien, l'indépendance de ce qu'en donnant au mot « politique » toute l'ampleur que lui donnait un Aristote, on peut appeler les vertus politiques chrétiennement dirigées vers la vie temporelle et le bien de l'humaine civilisation. » (*Lettre...* p. 25).

Est-il possible de vivre cette doctrine et de ne pas payer un prix très élevé pour la vivre ? « L'antinomie se résout par la dialectique de la douleur ». (*Lettre...* p. 25).

Et parce qu'il a maintenu l'indépendance du chrétien dans un monde non-chrétien la douleur ne fut pas épargnée à Maritain.

Voici les saintes paroles de ce croisé, ministre de ce très catholique gouvernement espagnol :

« Je veux parler spécialement de Maritain, le Président du Comité pour la Paix civile et religieuse en Espagne : ce juif

converti commet l'infamie de lancer à tous les vents du monde le mensonge des massacres de Franco et l'immense stupidité de la légitimité du gouvernement de Barcelone. (...) La sagesse de Jacques Maritain n'a aucune importance pour nous ! La sagesse de Jacques Maritain a des accents qui rappellent celle des sages d'Israël et les fausses manières des démocrates juifs. (...) Nous avons le droit de mettre en doute la sincérité de sa conversion et nous la dénonçons devant le monde catholique comme un terrible danger de trahison. » (Gaceta Regional de Salamanca, 21 juin 1938).

Cela a été écrit ainsi, en toutes lettres, par monsieur Serrano Suner. Si cela n'avait pas été écrit ainsi, noir sur blanc, il aurait été bien difficile de le croire. On n'a pas le droit d'attribuer à un homme l'imbécillité totale parce qu'il est un bourgeois avec des prétentions nationalistes. Mais la perle est là.

Il va de soi que Maritain n'est pas juif et qu'il n'a jamais parlé de la légitimité du gouvernement de Barcelone. Il va de soi aussi que l'illustre croisé Serrano Suner n'a jamais lu deux lignes de Maritain ni des sages d'Israël. (Cela n'est pas nécessaire pour être phalangiste, ni pour être croisé, ni pour être ministre nationaliste espagnol.)

Maritain répondit dans *Temps Présent* :

« Ces calomnies jugent ceux qui les profèrent. Pour moi, elles me font sentir à quel point j'ai eu raison de dire ce que j'ai dit de l'idéologie de la guerre sainte, et de faire ce que j'ai fait pour la paix en Espagne; et en ce sens elles me procurent satisfaction intellectuelle. Elles montrent aussi que l'opinion publique, et la simple affirmation de la vérité sont plus efficaces qu'on n'imagine quelquefois. Cette attaque ne nous fera du reste dévier en aucune façon de la ligne d'impartialité positive (...) que nous nous sommes fixée. Nous ressentons l'horreur des crimes de la guerre civile, de quelque côté qu'ils viennent. » (T. P. 1er juillet 1938).

Malheureusement des attaques comme celle-ci ne vinrent pas seulement des rangs du nationalisme. Et la douleur de Maritain a dû être certainement beaucoup plus profonde quand l'attaque est venue d'un frère dans le Christ : douleur d'autant plus profonde que l'attaque est plus incompréhensible.

Maritain avait écrit dans *Questions de Conscience* :

« Aussi longtemps que les sociétés modernes sécréteront la misère comme un produit normal de leur fonctionnement, il ne peut pas y avoir de repos pour le chrétien. » (p. 173).

Mauriac dans un de ses billets de *Temps Présent* publia le commentaire suivant :

« Comme elle répercute en nous et jusqu'à quelle profondeur la parole de Jacques Maritain : « aussi longtemps que les sociétés modernes sécréteront la misère comme un produit normal de leur fonctionnement, il ne peut pas y avoir de repos pour le chrétien ! »

Claudiel ne lut pas *Questions de Conscience*, (Les poètes ne lisent pas toujours les philosophes bien qu'ils parlent souvent d'eux), mais il lut le billet de Mauriac. Et il s'indigna. Le même esprit qui le poussa à écrire ses vers aux martyrs de la guerre espagnole le décida à publier dans le *Le Figaro* les malheureuses phrases suivantes :

« Notre thomiste Maritain va bien plus loin que Rousseau dont il suit les traces, (...) et la sentence : « Il n'y a pas de repos pour le chrétien » va bien plus loin que le fondateur de notre religion. »

Quand on attaque Maritain, il est normal de le rendre coupable de toutes les hérésies passées et responsable de toutes celles qui viendront.

Maritain répondit douloureusement avec des encycliques du Pape et un livre du cardinal Verdier. Pie XI avait dit aux chanoine Cardijn exactement les mêmes mots que Maritain avait employés :

« Le plus grand scandale du dix-neuvième siècle est que l'Eglise a perdu la classe ouvrière. Chaque âme d'ouvrier a une valeur infinie, et aussi longtemps que nous ne les avons pas ramenées toutes sous l'influence du Christ et de l'Eglise, notre mission ne sera pas finie et vous ne pourrez pas vous reposer ».

Claudiel continua la polémique et déforma le texte de *Questions de Conscience*. Finalement, même les patrons catholiques de la Confédération française des professions exprimèrent leur accord total avec Maritain.¹

6. — Le 3 septembre 1939 la guerre commença. Maritain, « l'homme aux sympathies rouges », le « pacifiste » montra encore une fois la réponse vécue à sa vocation spirituelle, la fidélité à la vérité.

(1) On peut lire les citations complètes et une étude plus détaillée de cette polémique dans l'article publié dans *Sur* (Buenos-Aires) : *Los Cristianos y el Reposo*. (No 60, Sept. 1939, p. 74).

« La situation spirituelle de l'Europe a changé complètement. (...) Il suffit de voir Staline et Ribbentrop se serrer la main pendant qu'ils sourient, en se regardant, avec le sourire des complices. (...) La déclaration de guerre de la Grande-Bretagne et de la France contre l'Allemagne n'est pas seulement un acte qui était politiquement nécessaire, il fut aussi une admirable preuve de la force d'âme et de la grandeur morale des deux pays. Le monde vit alors que toutes les concessions faites auparavant pour la paix n'avaient pas été produites par la crainte de la guerre mais par l'horreur de la guerre. (...) Si Hitler triomphait, l'idéal d'une société d'hommes libres, basée sur le respect effectif des droits de la personne humaine, offrant à tous une même opportunité pour développer les dons que chacun a reçu de Dieu, et permettant la coopération fraternelle, recevait un coup fatal. Mais Hitler ne triomphera pas. » (*The Commonweal*, 13 octobre 1939, traduction de l'auteur de cet article).

« Cette guerre est une guerre juste. Quand la cause décisive de la guerre est la fidélité à la promesse faite à un peuple qui est victime d'une agression sauvage, et la décision de résister au prix du sang, l'ambition déchaînée d'une domination qui ne reconnaît ni bonne foi, ni respect pour les traités, ni respect pour les droits humains les plus élémentaires, alors la guerre est une guerre juste.

« Nous savons très bien que dans un conflit humain personne n'est libre de fautes; mais nous savons aussi bien qu'un criminel commet un acte injuste, et que celui qui défend sa famille contre les incendiaires ou des criminels voisins agit avec justice, même si dans les origines de la dispute ils n'ont pas été les seuls qui avaient tort. » (*The Commonweal*, 24 novembre 1939, traduction de l'auteur de cet article).

Une fois de plus Maritain prit parti. Une fois de plus il se prononça clairement sans équivoque. Une fois de plus Maritain se donna.

7. — Pour Maritain, la présente guerre avait un sens, une signification intellectuelle et son adhésion ne fut pas une adhésion généreuse mais sans fondement, ni une tentative d'évasion spirituelle devant le problème que posait le conflit. L'homme qui se donnait était un philosophe. Son don désintéressé est imprégné d'idées. Le sacrifice humain a dans son intérieur même l'espérance et la doctrine de l'avenir meilleur.

« Dans mon opinion la fin idéale vers laquelle nous devons nous diriger est une solution fédérale applicable en même temps à l'Europe et à l'Allemagne (...). Nous devons nous libérer de deux notions erronées. La première consiste à démembrer l'Allemagne en punition (...). La seconde consiste à confier la paix et l'avenir de la civilisation à une Allemagne seulement libérée de Hitler mais qui serait encore nazie ou pangermaniste. (...) Le concept dynamique de coopération fédérale peut et doit s'opposer au concept dynamique d'impérialisme nazi. (...) Dans

les temps modernes les Etats n'ont jamais cessé de réclamer jalousement les privilèges d'une souveraineté, que finalement ils rendirent absolue, et dont les dictateurs de Berlin et de Moscou nous présentent, sur un miroir sanglant, l'horrible — et la plus récente — image. Nous devons renoncer à cette prétention de souveraineté absolue. Une solution de type fédéral implique que les Etats devront abandonner quelques-unes des prérogatives de la souveraineté. (...) Pour ce qui touche les obligations militaires, ... l'union fédérale exigera non seulement l'abolition du service militaire obligatoire et de la conscription, que Benoît XV avait déjà exigées, et la réduction générale des armements, mais aussi l'établissement d'une armée ou d'une force de police fédérale.» (*The Commonweal*, 19 et 26 avril 1940, traduction de l'auteur de cet article).

8. — La situation devient cependant de plus en plus sombre. On arrive même à se demander si le jour viendra où l'on pourra appliquer les idées généreuses du philosophe. La France souffre une défaite militaire peut-être sans précédent dans l'histoire. Maritain écrit alors *A travers le désastre*, ce livre si compréhensif et si douloureux.

« Ceux des dirigeants de la bourgeoisie et du grand capitalisme que l'esprit de classe dominait ont maintenant leur revanche des journées de février 1934 et de la grande peur des grèves sur le tas. (...) Pendant les neuf mois de guerre immobilisée, les officiers ont eu pour alimenter leurs réflexions la lecture d'hebdomadaires d'extrême droite qui joignaient à la haine de l'Angleterre, à la haine de la démocratie, à la haine des Juifs, une confiance toute dévouée en l'amitié des dictateurs. (...) Nous ne tenions pas assez compte du fait que cette guerre était en réalité une guerre civile internationale. (p. 19).

« L'écrasement de la France est le signe d'un principe de maladie et d'un principe d'erreur qui ne sont pas consubstantiels à la démocratie, (...) ils proviennent d'une fausse philosophie de la vie. Les démocraties auraient pu éviter cette guerre si elles avaient eu le courage moral et l'intelligence, soit de prévenir l'arrivée de Hitler au pouvoir par une politique humaine et forte à l'égard d'une Allemagne encore désarmée, soit de renverser Hitler avant qu'il ne fût trop fort. (p. 31-34).

« Le peuple français a été vaincu, il n'était pas en décadence. Ce n'est pas son amour du plaisir et de la vie facile qui a causé la catastrophe, comme certaines déclarations officielles à la radio, l'ont cruellement suggéré. (p. 39).

« Je ne pense pas qu'on doive faire un crime aux démocraties de ne s'être pas préparées à la guerre aussi parfaitement que l'Allemagne hitlérienne. La liberté ne prospère que dans la paix, les inconvénients qui s'ensuivent sont la rançon d'un état de civilisation meilleure. (p. 60).

« Les hommes qui ont demandé l'armistice étaient des militaires (...) qui souffraient, dans leurs dispositions intérieures, du complexe « d'homme de droite ». (...) Les milieux de droite avaient nourri avant la guerre un préjugé favorable à l'égard des dictateurs. Ils regardaient monsieur

Hitler et monsieur Mussolini comme des hommes d'Etat, ils pensaient que monsieur Hitler et monsieur Mussolini ne mentaient pas plus que n'importe quel autre homme d'Etat. (...) Le Maréchal Pétain était l'ami du Général Franco, il admirait son œuvre, il pensait que l'instauration d'un régime catholico-dictatorial du même type était le seul moyen de sauver la France. (...) L'opération manquée à plusieurs reprises contre les libertés politiques des citoyens français et contre la vocation temporelle de la France pouvait maintenant réussir à condition d'accepter définitivement la défaite et d'en faire retomber toute la responsabilité sur la « mauvaise » France qui avait pris position contre le fascisme. (P. 68-70).

« Il n'y a pas de déshonneur à céder à la contrainte, (...) ce qui est stupéfiant c'est que le gouvernement Pétain ait déclaré honorables les termes de l'armistice qu'il était réduit à signer (...), ayant dû livrer à la Gestapo les réfugiés qui avaient compté sur l'hospitalité de la France (P. 77).

« La grande masse des Français espèrent en la victoire anglaise. (P. 109).

« Nous voyons aujourd'hui que les mêmes hommes qui, après la précédente guerre, ont refusé d'espérer en ce qui restait encore des possibilités humaines dans une Allemagne vaincue et humiliée, et ont (...) voué aux gémonies Benoît XV et Aristide Briand, nous voyons ces mêmes hommes accepter (...) la collaboration avec une Allemagne totalitaire ivre de puissance, livrée à tous les démons de son vieux paganisme. (P. 134).

« J'appartiens à un peuple en qui l'espérance temporelle est si profondément enracinée qu'elle lui semble consubstantielle. (...) Jeanne d'Arc est une fille du peuple, Jeanne d'Arc a suivi la voix des saints, (...) Jeanne d'Arc a été condamnée comme hérétique et relapse par des prêtres politiques, Jeanne d'Arc en a appelé au Pape — qui « était trop loin » — Jeanne d'Arc a pris à témoin l'Eglise triomphante et n'a jamais douté de l'Eglise militante; et après qu'elle a été réduite en cendres (...) l'Eglise militante l'a réhabilitée; et quand les grandes menaces de notre âge se sont levées sur la France, l'Eglise militante l'a canonisée. (P. 148). »

Voici donc que le philosophe est en même temps poète. Ou, plutôt, il est un véritable homme. Un homme en chair et en os, un homme intégral, avec ses pieds sur la terre de France, son cœur dans le monde entier, et ses yeux dans le ciel.

9. — Malgré l'angoisse produite par les événements internationaux, qui absorbent tellement nos préoccupations aujourd'hui, Maritain n'a pas oublié les problèmes sociaux fondamentaux, les problèmes des droits de l'homme, et des rapports du patron et de l'ouvrier. C'est ainsi que, en pleine guerre, il publie un petit livre qui projette une lumière particulièrement péné-

trante sur la question sociale. Les idées qui travaillent sa tête depuis de longues années ne l'ont pas quitté en 1942, on dirait même qu'elles sont arrivées à s'exprimer avec une précision et une audace plus grande que jamais.

En pleine guerre, ce livre sur *Les Droits de l'Homme et la Loi Naturelle* est bien plus opportun qu'on ne le pense. Il y a des « pères de la patrie » qui veulent introduire en France l'abominable paternalisme social. L'Etat, personnifié par un militaire académicien, doit prendre soin de ses petits enfants et résoudre leurs problèmes. Et les petits enfants comme de braves malades mentaux dans les asiles, doivent renoncer à toute tentation de penser. « Il n'est plus question d'opinion publique (...) capable de mesurer les risques que nous prenons, ou de juger nos actes. Pour vous, peuple de France, il y a tout simplement la question de me suivre sans réserve mentale, sur le chemin de l'honneur et de l'intérêt national » (Discours de Pétain, 15 mai 1941). « Je n'admettrai ni des doutes ni des murmures d'où qu'ils viennent » (Pétain, 30 août 1942).

Maritain, en analysant le droit naturel dans l'homme, arrive à la conclusion d'importance fondamentale :

« Le suffrage universel (...) est un de ces droits auxquels une communauté d'hommes libres ne saurait en aucun cas renoncer. (...) Il est peut-être plus facile aux hommes de renoncer à participer activement à la vie politique (...) mais alors ils abandonnent un privilège qui convient à leur nature, un de ces privilèges qui font en un sens la vie plus dure, et apportent avec eux plus ou moins de labeur, de tension et de souffrance, mais qui correspondent à l'humaine dignité. Un état de civilisation où les hommes, en tant même que personnes individuelles, désignent par un libre choix les détenteurs de l'autorité, est de soi un état plus parfait ». (*Les droits de l'homme...* p. 106).

« Si le prolétariat demande à être traité comme une personne majeure, par là même il n'a pas à être secouru, amélioré ou sauvé par une autre classe sociale. C'est à lui que revient le rôle principal ». (*Les droits de l'homme...*, p. 116).

Et Maritain finit en établissant ce principe que personne n'avait osé encore établir avec autant de hardiesse ni déterminer avec autant de solidité doctrinale :

« Le droit de grève relève du droit naturel d'association, sanctionné par le droit positif; la liberté d'user de ce droit est la condition normale du mouvement de transformation d'où une nouvelle organisation économique sortira » (*Les droits de l'homme...* p. 119).

« Et comme le droit naturel ou loi non écrite dérive de la loi éternelle qu'est la Sagesse créatrice » (*Les droits...* p. 80), le droit de grève remonte jusqu'à Dieu.

Marx a employé la grève comme une arme dans une lutte, et à peine Lénine est-il arrivé au pouvoir, le droit de grève fut supprimé totalement.

Maritain fait de la grève un droit gravé dans la nature de l'homme.

Personne n'a jamais tant fait pour défendre la dignité humaine des pauvres gens. Personne n'a jamais tant fait pour éveiller chez les pauvres gens la fierté des enfants de Dieu.

10. — Maritain nous a donné des études fondamentales sur la personne et sur la société. Ses réflexions sur l'intelligence comptent certainement parmi les plus profondes que l'on ait jamais faites. Il a étudié le problème de la liberté avec une pénétration que l'on a vue bien peu de fois. Mais tout cela aujourd'hui à l'époque que nous vivons serait bien peu de choses si le philosophe n'avait pas signé avec sa vie la réalité de sa doctrine. Le monde est plein de clercs qui ont abdiqué, qui ont trahi. Nous avons faim d'hommes qui vivent en hommes, mêlés aux hommes, libres des hommes, et qui soient réellement des *hommes*.

Il n'y a pas trop de philosophes, mais ils sont plus nombreux que les hommes. Nous devons à Maritain *Les Degrés du Savoir*. C'est beaucoup. Mais nous lui devons quelque chose qui est bien plus importante encore : nous lui devons l'exemple d'une vie d'homme chrétien.

† AUGUSTO-J. DURELLI.

JACQUES MARITAIN ET LA CHARITÉ

On ne parle pas de la charité de Jacques Maritain, comme on parle de sa pensée. La charité échappe à l'analyse intellectuelle. Pour peu que l'on ait la pudeur des attitudes vraies, des sentiments profonds, elle échappe aussi à toute description. C'est profaner la charité que d'en trop parler. Elle *est*; elle témoigne par son être; elle s'impose par son rayonnement, avec discrétion.

Pour connaître la charité de Jacques Maritain, il faut avoir plongé un instant dans la douce lumière de son regard transparent, quand il vous parle de saint Thomas, ou de l'Eglise, ou du Royaume de Dieu, ou d'une de ces nombreuses misères humaines qui, hic et nunc, préoccupent le philosophe. Il faut avoir conversé avec lui, à Meudon, dans la pénombre de son bureau, derrière les rideaux de feuillage, à l'heure où la première ombre du soir estompe les voix et les charge d'une insondable profondeur affective. Il faut avoir vu, un dimanche de juin, dans Meudon endormi comme un village de province, ces penseurs, écrivains, philosophes, mêlés à d'obscurs étudiants, tous grands et petits amis de Jacques Maritain, chercher derrière la vieille église, la rue du parc, adossée aux collines de l'Observatoire, pour aller trouver dans le salon ou le jardin de Jacques Maritain le plus délicieux accueil et le plus grave des entretiens. Il faut avoir senti, dans ces conversations du dimanche, ce respect infini des personnes qui dicte à Maritain la parole directe qui va droit au cœur, sans négliger d'éclairer l'intelligence. Bien souvent, d'ailleurs, la réponse attendue aux questions angoissées de leurs invités, c'est Madame Raïssa Maritain qui l'esquisse d'un geste souriant; car Madame Raïssa Maritain, qui est la collaboratrice de tous les travaux de Jacques, est bien plus profondément encore l'inspiratrice, et comme l'âme, de sa charité. Dans l'accueil

ouvert, simple, confiant, qu'ils font à leurs invités, on ne distingue pas ce qui vient de l'un ou de l'autre; c'est une atmosphère unique qui vous enveloppe dès l'abord et qui, tout de suite, révèle l'amî, là où vous vous attendiez à trouver un philosophe réservé. Le nouveau venu qui, pour la première fois, frappe à la porte, et qui n'apporte d'autre recommandation que l'aveu d'une sympathie pour le maître, est reçu avec la même simplicité que l'habitué de la maison; et la conversation continue devant lui, comme si, de tout temps, il était un fervent du cénacle.

Pour évoquer la charité de Jacques Maritain il faudrait rappeler aussi — combien discrètement — le rôle providentiel qu'il a joué auprès de tant et tant d'âmes avides de vérité totale et que, doucement, il a préparées à l'œuvre de la grâce et conduit au baptême. Il faut se souvenir de ces pages émouvantes dans lesquelles Henri Massis raconte la part prise par Jacques Maritain dans la conversion d'Ernest Psichari; il faut se souvenir surtout de ces admirables feuillets du journal de Madame Maritain que Massis a pu reproduire dans sa biographie de Psichari. Il faut peut-être aussi rappeler l'affection fougueuse que lui porta Léon Bloy, son parrain, ce désespéré qui n'aimait que l'amour.

Enfin vous avez lu la *Lettre sur l'Indépendance et Humanisme intégral*, ne jugez-vous pas que la pensée de ce philosophe est tout entière imprégnée de charité? Son intelligence est généreuse, au sens le plus fort du terme, accueillante, non pas à l'erreur — car l'erreur il la stigmatise et la pourfend jusqu'à soulever les colères de Péguy — mais accueillante à toutes ces parcelles de vérité, qui s'en vont à la dérive à travers le monde, détenues par les "Gentils" de toute race, et qu'il appartient au penseur catholique de rassembler dans un immense geste d'union. Car la vocation du penseur catholique est double: semer à profusion la vérité dont l'Eglise a le dépôt sacré; et, dans un geste symétrique de celui du semeur, rassembler dans une gerbe unique tous ces fragments de vérité que l'hérésie a dispersés comme fétus de paille. Geste de charité. Car l'orgueil intellectuel guette le penseur catholique comme tout penseur: l'orgueil de sa vérité; l'orgueil de sa suffisance. Descendre humblement parmi l'hérétique et le païen, étudier amoureusement son système de pensée, y découvrir la nostalgie du vrai Dieu et, peut-être, la

parcelle de vérité arrachée jadis au roc de Pierre; lui montrer la stérilité de son séparatisme, et le conduire ainsi, pas à pas, sans cesser une minute de lui parler et de le soutenir, vers la Vérité une, voilà l'œuvre de la générosité intellectuelle, confiante dans l'homme, confiante dans les enfantements de son histoire. Inutile de dire qu'une pareille charité demande infiniment plus de force que la suffisance du penseur qui attend que le monde vienne à lui. Quand le Christ a dit à ses disciples : "Ite; Allez et Enseignez," n'est-ce pas cette charité-là qu'Il leur commandait ? La charité intellectuelle se situe au point précis où la vérité atteint l'homme, c'est-à-dire où elle cesse d'être formule abstraite pour devenir idée vivante. Qui n'a pas le sens de l'homme ne peut avoir le sens de la charité intellectuelle. Pour avoir à la fois le sens de l'homme et le sens aigu de la vérité, Jacques Maritain a une pensée infiniment nuancée, accueillante à tout effort sincère vers la lumière, pleinement généreuse. On ne peut d'ailleurs étudier de près le thomisme de Jacques Maritain sans être frappé de cette constante attention à l'histoire concrète, aux données, hic et nunc, des problèmes éternels; sans être frappé aussi de ce souci permanent d'incarner dans l'histoire les "essences" d'Aristote et de saint Thomas. Si, malgré son vocabulaire difficile, le thomisme de Jacques Maritain jouit de la faveur d'un public qui dépasse les bancs des grands séminaires, c'est, soyons-en sûrs, à cause de cette générosité intellectuelle qui le rend attentif à l'histoire et qui lui fait "vivre" son thomisme.

Jacques Maritain est pour beaucoup de nos contemporains un véritable scandale; c'est précisément qu'il est le témoin de la charité dans un monde qui s'est voué à la violence et au mépris. Les violents ironisent ce penseur délicat. Leur ironie, à travers Maritain, méprise la vertu même de charité, que la mission de Jacques Maritain est de faire rayonner à travers la dureté de nos cœurs. Et sans doute le succès des canons et des mitrailleuses justifie devant un public à courte vue cette philosophie du mépris.

Mais nous qui savons que la vraie force est dans la douceur, nous ne désespérons ni de la vertu de charité, ni de la mission de Jacques Maritain.

EMILE BAAS.

LA JEUNESSE DE JACQUES MARITAIN

« J'ai été instruit, pendant mon enfance, dans le « protestantisme libéral ». Ensuite j'ai connu les divers aspects de la pensée laïque... Avant d'être pris par saint Thomas d'Aquin, les grandes influences que j'ai subies sont celles de Charles Péguy, de Bergson, de Léon Bloy; c'est un an après avoir connu Bloy, et en l'ayant choisi pour parrain, que nous reçûmes le baptême catholique. »

(*Confession de foi*, pp. 9-10).

« Que suis-je ? Un converti. Un homme que Dieu a retourné comme un gant. Toutes les coutures sont dehors... »

(*Réponse à Jean Cocteau*, p. 7).

Quatre grandes ombres dominant la jeunesse de Jacques Maritain. Celle de Psichari avec sa tendresse, sa chaleur, son mysticisme; celle de Péguy, exigeante, brutale en sa sincérité; celle de Léon Bloy, entière, tumultueuse; celle enfin, très grande, très pure, très noble d'Henri Bergson.

Au-dessus de ces quatre grandes amitiés, une figure domine, celle de sa mère, née Favre, femme supérieurement intelligente, animée d'une fidélité religieuse à l'idéal républicain et d'une foi passionnée dans l'avenir spirituel de l'humanité. Elle avait compris très tôt que son fils était appelé à un grand destin. N'appartenait-il pas à l'une des plus grandes familles intellectuelles et politiques de la France libérale et républicaine ? Sa mère tint à diriger elle-même son instruction tant elle le voulait instruit et avait à cœur de faire donner le meilleur rendement possible à une intelligence qu'elle devinait très grande. Malheureusement

elle le verra s'éloigner d'elle et lorsqu'il quittera le protestantisme, elle se rendra mal à ses raisons. Le cœur des mères ne se trompe jamais mais leur raison peut les égarer.

Quel mystère de penser aux jeunesses emmêlées du petit-fils de Jules Favre et du petit-fils d'Ernest Renan ! appelés tous deux à reconquérir la foi chrétienne et ses exigences. Ils s'étaient rencontrés au Lycée Henri IV où ils étudiaient. Un peu plus âgé qu'Ernest, Jacques avait vite pris sur son ami un extraordinaire ascendant. Depuis longtemps, il cherchait, de lycéen en lycéen, l'âme-sœur, l'*alter ego* dont il aurait fait son confident, son familier, celui avec lequel il aurait pu converser librement de toutes les belles choses que ses études lui découvraient de jour en jour, avec cet absolu que mettent tous les étudiants dans leurs amitiés. Jacques emmena Ernest chez lui, le présenta à sa mère et à sa sœur Jeanne.

Aller au peuple, l'éduquer, le distraire étaient les slogans de l'époque. Les intellectuels nourrissaient de douces illusions sur l'efficacité des universités populaires. « Dans ce mouvement qui, vers 1895 et 1900 portait toute la jeunesse intellectuelle vers le peuple, écrit Mlle Amélie Goichon, Psichari et Maritain étaient des plus ardents, des plus généreux, de ceux qui se passionnaient de justice et brûlaient de se donner. Leur enthousiasme d'enfant se traduisait quelquefois par une singulière logique. Ce n'était plus assez de s'en aller tous les soirs, le dîner à peine fini, à l'Université populaire, avec un pantalon de velours et une ceinture rouge « pour faire comme les ouvriers » ; une injustice aussi criante que d'accepter de se faire servir n'était plus supportable : aussi Ernest et Jacques bondissaient à la cuisine et rapportaient les plats, à l'effarement de la vieille bonne qui avait bien de la peine à ne pas se fâcher et qui grognait : « M. Jacques pourrait au moins laisser les gens tranquilles ! Le voilà qui dérange toute ma vaisselle ! » (*Ernest Psichari d'après des documents inédits*, Ed. de la Revue des Jeunes, 1921, pp. 46-47).

Jacques et Ernest faisaient leurs devoirs et étudiaient ensemble, conversaient sans fin art, peinture, poésie. Ernest était spontané, franc, mélancolique ou gai, selon les jours. Jacques était grave, passionné, discutait avec fougue. Il avait déjà cet air penché, cette abondante chevelure et ces extraordinaires yeux bleus, devant lesquels, dira plus tard Gide, on ne peut ruser, devant lesquels il faut jouer franc jeu.

L'amitié d'Ernest pour Jacques était quelque chose de touchant : « Jacques et moi nous ne faisons qu'un. Ce qu'il pense je le pense, ce qu'il fait je le fais, ce qu'il sent je le sens. »

Mais bientôt la vie les sépara. Licencié en philosophie, Ernest opta pour la carrière des armes et fut adjoint, son service militaire terminé, à la mission que le commandant Lenfant envoyait au Lac Tchad. Il trouverait dans le désert un paysage large à la mesure de sa grande âme assoiffée. Il en sortirait transformé. En 1913, Jacques aurait la grande joie de voir son ami abjurer la religion orthodoxe grecque dans sa propre chapelle de Versailles.

Le journal intime de Raïssa Maritain nous fournit à ce sujet de précieux détails :

18 janvier 1913 — J... voit Ernest : il a le langage d'un chrétien.

Dimanche 26 — Ernest et J... vont ensemble à la grand'messe; ils reviennent grandement émus tous deux. Ernest dit à J... qu'à l'église il se sent comme chez lui. J..., en effet, a admiré son aisance et sa piété. Il dit aussi : « La confession, c'est un peu difficile, et surtout... le ferme propos. » Déjà, il prie beaucoup et surtout la sainte Vierge. Il est visible que c'est la foi de son baptême qui se réveille et agit. Spontanément, il se décide à aller tous les dimanches à la grand'messe. Le Père Clérissac doit arriver dans huit jours.

Mardi 4 février — Le Père et Ernest arrivent vers 4 heures. Notre petite chapelle est toute parée; les cierges sont allumés, deux beaux cierges intacts, bénis dimanche.

Agenouillé devant la statue de Notre-Dame de la Salette, d'une voix forte — quoique très ému — Ernest lit la profession de foi de Pie IV et celle de Pie X. Le Père est debout, comme un témoin devant Dieu. J... et moi écoutons à genoux, tremblants d'émotion. Après cette lecture, nous sortons et la confession commence. Pendant qu'elle dure, nous ne cessons de prier.

Enfin, on nous appelle. Nous trouvons Ernest tout transformé, rayonnant de joie...

Le 22 août 1914, Psichari mourait pour la France.

* * *

Maritain et Péguy se rencontrèrent aux Universités populaires et aussi aux bureaux de *Jean-Pierre*, petit journal que la sœur de Jacques, dirigea quelques mois dans un étroit couloir des *Cahiers de la Quinzaine*. Jacques amena Péguy chez sa mère qui devint pour lui une sœur aînée, une adepte, une bienfaitrice qui le sortait des désastres toujours menaçants des fragiles *Cahiers*.

Son couvert était mis chez les Maritain chaque jeudi, près de celui de Psichari. Quelle tristesse pour « cette sacrée petite républicaine au grand cœur » comme disait Péguy, lorsque près d'elle, sous ses yeux, et à son insu, son fils reniera le protestantisme bientôt suivi par Psichari et enfin par Péguy lui-même. Elle s'ouvrait de sa tristesse à Péguy, lui confiait sa peine de voir son fils revenir à des idées qu'elle ne partageait pas. Péguy, affectueusement, doucement, la consolait. Ce fut plus grave lorsqu'elle vit, un peu plus tard, Péguy et son fils tenir de longs colloques affectueux sur la foi, colloques dont elle était exclue.

La conversion de Péguy est à la fois un mystère et un drame. Mystère parce que cet homme étonnant se rendit jusqu'au baptême sans jamais le recevoir, drame parce que c'était sa femme et sa belle-mère qui faisaient obstacle au baptême de ses enfants. Maritain exhortait son ami à aller jusqu'au bout, déçu de le voir se rendre ainsi à l'église et rester sous le porche.

Psichari et Maritain s'étaient vite enthousiasmés pour cet homme extraordinaire qui tenait boutique, rue de la Sorbonne, discutait à longueur de journée, parlait politique avec Blum, Sorel ou Benda, et qui avait une haute idée de sa mission !

Pour ces Français de la paysannerie, de l'artisanerie, du petit commerce, de la bourgeoisie — la plupart des Français en somme...

Et qui aiment la France au fond, mais qui ne veulent pas l'avouer.

Il faut trouver un homme, un homme de plume, qui soit à la fois paysan, artisan, petit commerçant et petit bourgeois, socialisant, démocrate (qui n'ait pourtant pas oublié ses rois) maître d'école et universitaire, soldat et, dans le fond, chrétien.

Ce sera donc ce garçon d'Orléans, fils d'une rempailleuse de chaises. Car je n'en vois pas d'autres : il se nomme Charles Péguy.

Binocles, barbe, pèlerine noire faisaient de lui un personnage à part et d'ailleurs, tout chez lui, de sa pensée à son style, était à part. C'était le plus typique et le plus complet des Français, le plus mystique des Français, le plus patriote des Français, le seul Français qui ait su donner de la France une définition vraiment française, en n'épargnant rien de ses défauts ni de ses qualités. Ecoutez ces paroles qu'il prête à Dieu :

C'est embêtant, dit Dieu. Quand il n'y aura plus ces Français,

Il y a des choses que je fais, il n'y aura plus personne pour les comprendre.

Peuples, les peuples de la terre te disent léger

Parce que tu es un peuple prompt.

Les peuples pharisiens te disent léger

Parce que tu es un peuple vite.

Tu es arrivé avant que les autres soient partis.

Mais moi je t'ai pesé, dit Dieu, et je ne t'ai point trouvé léger.

O peuple inventeur de la cathédrale, je ne t'ai point trouvé léger en foi.

O peuple inventeur de la croisade, je ne t'ai point trouvé léger en charité.

Quant à l'espérance, il vaut mieux ne pas en parler, il n'y en a que pour eux.

(*Le Mystère des Saints Innocents*, p. 105)

La rempailleuse de chaises, femme admirable, économe, merveilleuse figure de la classe ouvrière, avait peiné petitement, sou à sou, pour faire étudier son fils qui, aux vacances, revenait l'aider à son métier, parlant avec elle, recevant les voisins. C'est là qu'il puisa cet inestimable connaissance du peuple et cette manière unique de faire parler les petites gens (très frappante dans sa *Jeanne d'Arc*), et cette facilité de les comprendre, cette familiarité avec Dieu et les saints qui donne tant de saveur à son œuvre et cet irremplaçable style qui épouse exactement l'idée, par approximations successives, la reprenant pour en préciser un détail, y ajouter une notation, développer et éclairer un point obscur.

Péguy voyait en Jacques un frère qui continuerait son œuvre. Leur amitié n'en connut pas moins quelques orages, mais Maritain ne douta jamais de la foi de son ami — même si ce dernier dut constamment retarder son baptême et qu'en fait il ne le reçut jamais. Péguy a profondément marqué Maritain. Il le rattacha aux réalités françaises. Lorsque le grand philosophe décrit l'Eglise chargée non de gérer les choses temporelles, mais de conduire les hommes aux vérités surnaturelles et à la vie éternelle, lorsqu'il déclare que l'Eglise comme telle, dans sa vie et sa mission spirituelle existe avec le peuple et souffre avec le peuple, et ne peut pas ne pas exister avec lui, il adapte un point de vue de Péguy à une vérité théologique.

C'est à l'exemple de Péguy que Maritain a appris à quitter son poêle de philosophe pour descendre dans la rue, parler avec le peuple, écouter ses misères, ses problèmes, étudier ses conditions de travail pour chercher à les améliorer et sauvegarder chez tous le respect de la personne humaine. Et lorsque, en exil sur la terre américaine, il élève la voix contre les massacres de Juifs ou les misères des minorités conquises (ces Juifs que Péguy aimait tant

et dont il disait qu'il n'était pas un coin de leur peau qui n'avait reçu une blessure ou une contusion ou un bleu d'Orient ou d'Occident), il se souvient des enseignements de son ami. Davantage. Lorsqu'il table sur les qualités du peuple français pour affirmer que la nation française, affermie dans l'épreuve, se relèvera plus forte, plus saine que jamais et qu'il dit sa fierté d'appartenir à un peuple en qui l'espérance est si profondément ancrée qu'elle lui est consubstantielle, à un peuple qui peut s'enorgueillir d'une Jeanne d'Arc et d'un saint Louis, c'est Péguy lui-même qui parle par sa bouche, le Péguy des affinités populaires, le Péguy pèlerin à Chartres, le Péguy soldat français.

« Pauvre grand Péguy, écrit Raïssa Maritain, il avait le cœur plein de foi et il a pratiqué la foi à sa manière, qui était par exemple de faire à pied le pèlerinage de Notre-Dame de Chartres — 160 kilomètres, aller et retour — pour demander la guérison d'un de ses enfants; de prier avec larmes — pour Paris — dans les rues de Paris, et sur les impériales des omnibus qui l'emmenaient à travers la ville; de prier surtout sur les routes de Seine-et-Oise, où il aimait aussi ruminer ses poèmes et ses proses, et les amener dans sa mémoire à un point si définitif qu'il n'avait plus qu'à les « mettre sur le papier » sans avoir jamais à y changer ni un point, ni une virgule; de confier et d'abandonner les siens à la Sainte Vierge, de mourir pour la France à la bataille de la Marne; et d'être finalement exaucé et justifié dans son expérience, quelques années seulement après sa mort glorieuse, par la conversion de sa femme et de ses enfants. »⁽¹⁾

* * *

A la Sorbonne, Jacques rencontre une jeune étudiante venue de Russie jusqu'à Paris pour y étudier, et l'épousa. Tous deux souffraient du même mal : savoir. Un jour, Raïssa avait confié à son professeur de sciences naturelles que la nature qu'il lui enseignait, elle aimerait la connaître d'une autre manière : dans ses causes, dans son essence, dans sa fin. A quoi le savant avait répondu que c'était de la mystique !

De son côté Jacques séchait sur pied de voir ses professeurs miner constamment leur enseignement par le relativisme et le scepticisme, se flattant de mettre en équation tous les mystères

(1) Raïssa Maritain : *Les grandes amitiés*, Ed. de la Maison Française, 1941, pp. 273-274.

de la vie. Dès l'âge de 16 ans, au lycée, il se roulait de désespoir sur le tapis de sa chambre, parce qu'à toutes ses questions *il n'y avait pas de réponses*.

C'était à l'époque où l'on attendait tout de la science. Les deux étudiants s'inscrivirent en biologie, sous Félix Le Dantec, cherchant dans la biologie la « certitude intégrale ».

Ecœurés par le matérialisme de l'enseignement officiel, Jacques et Raïssa envisageaient presque le suicide comme unique évasion à leur angoisse métaphysique. A l'issue d'une très mélancolique promenade au Jardin des Plantes, les deux étudiants prirent la décision « de regarder en face, et jusqu'en leurs dernières conséquences — pour autant que cela serait en (leur) pouvoir — les données de l'univers malheureux et cruel dont la philosophie du scepticisme et du relativisme était l'unique lumière. » (Raïssa Maritain : *loc. cit.*, p. 114).

Un signe leur fut donné, remède à l'inquiétude généralisée de toute cette génération : l'enseignement de l'illustre Bergson.

On serait étonné si, par une imaginaire chimie, on pouvait dissocier complètement ce qui est entré d'éléments spirituels juifs dans notre substance culturelle. Notre vanité d'occidental pur en serait, en tout cas, singulièrement rabaissée et nous en tirerions probablement une plus juste notion de l'égalité des races et du besoin qu'ont les unes des autres. Il est en tout cas providentiel que ce soit par l'intermédiaire d'un Sémite que toute une génération d'intellectuels ait reçu la vraie lumière. Un Juif se souvenait qu'il appartenait au peuple élu, dépositaire de la vérité. Il la redonnait aux Gentils comme l'homme préhistorique qui, de tribus en tribus, redistribuait le feu à ceux qui l'avaient laissé s'échapper de leurs mains distraites.

Ce que Bergson apportait c'était le spirituel. Il créait un appel d'air comme une grande migration d'oiseaux. Il reconnaissait une faculté spirituelle de connaître et l'appelait intuition, l'opposant à l'intelligence. Quelques années plus tard, en approfondissant la nature et le rôle de l'intelligence, Jacques se séparerait de son maître — tout en lui gardant une profonde reconnaissance.

Si l'on considère le profond mouvement catholique qui a complètement, ces vingt-cinq dernières années, bouleversé la France, au point que, si de la littérature à la philosophie on retirait les écrivains et les penseurs catholiques il ne resterait presque rien, on peut affirmer qu'un pareil mouvement n'aurait pas été possible

sans Bergson. Il fit voler en éclats le déterminisme sorbonnard. Les Tharaud écrivent : « son enseignement produisait de formidables explosions dont les mondaines qui étaient là ne percevaient aucun bruit. Des possibilités métaphysiques qu'on croyait mortes à jamais revenaient à la vie, l'intuition pouvait saisir, par delà l'intelligence claire, la réalité profonde. »

« C'est en 1908, écrit Jacques Maritain dans la préface à la seconde édition de *La philosophie bergsonienne* (1929), — tandis que nous délibérions, dans la campagne avoisinant Heildelberg, si nous pouvions accorder la critique bergsonienne du concept et les formules du dogme révélé, que l'irréductible conflit entre les énoncés « conceptuels » de la foi théologique qui avait récemment dessillé nos yeux, et la doctrine philosophique pour laquelle nous nous étions passionné pendant nos années d'études, et à laquelle nous devions d'avoir été délivré des idoles matérialistes, nous apparut comme un de ces faits trop certains dont l'âme, à peine a-t-elle commencé de se les avouer, sait aussitôt qu'elle ne leur échappera pas. L'effort obscurément poursuivi pendant des mois pour réaliser une conciliation à laquelle tendaient tous nos désirs aboutissait soudain à cette constatation irrécusable. Il fallait choisir ; il est clair qu'on ne pouvait choisir que pour l'Infaillible, et donc avouer que tout le travail philosophique auquel on s'était complu était à recommencer. » (p. XIV).

Les Maritain ne connaissaient pas encore la doctrine de saint Thomas d'Aquin qui, plus tard, satisferait toutes leurs exigences.

Vers les dernières années de sa vie, Bergson, après avoir longtemps cherché la vérité se trouvait en profond accord avec la pensée catholique. Il confiait même à Raïssa vers la fin de ses jours que lorsque Jacques s'en était pris à certains points de sa doctrine (notamment lorsqu'il opposait sa philosophie intentionnelle et sa philosophie réelle, l'une impliquant des choses qui n'étaient pas développées dans l'autre) il avait raison.

Jacques et Raïssa Maritain ne sont pas les seuls à devoir beaucoup à ce grand penseur.

* * *

A toutes les époques, il y eut un homme pour crier la vérité. Au début du siècle, ce fut Léon Bloy. Ecrivain extraordinaire, doué d'un sens presque prophétique et animé d'une foi violente, il fut pauvre toute sa vie. Son œuvre est un constant cri de détresse. Vociférateur éperdu, parfois grossier, vilipendant même

ceux qui l'aidaient lorsqu'il soupçonnait chez eux quelque accommodement avec le Monde, il se flattait d'écrire pour Dieu seul.

Emu de sa détresse, le jeune ménage Maritain lui offrit une légère aumône, geste qui le toucha profondément. Il leur répondit avec cette affection brutale et surnaturelle qu'il réservait aux êtres d'exception. Jacques lui avait avoué qu'il ne croyait pas, qu'il cherchait. Bloy lui répond le 29 août 1905 : « Vous cherchez, dites-vous... Vous finirez par comprendre qu'on ne trouve que le jour où on a très humblement renoncé à chercher. » Il note dans son *Journal* du lendemain (*L'Invendable*, p. 109) : « il me semble que je n'aurai jamais rien vu d'aussi étonnant que vos chères amitiés, Jacques et Raïssa, qui nous donnez votre cœur, comme on donne son sang à Jésus-Christ, quand on a des âmes de martyrs. » De page en page, on suit la marche rapide de ces deux âmes d'exception vers la Révélation. Les jeunes époux atteignaient immédiatement, sans l'aide des voies théologiques ou rationnelles, à la vérité qu'ils attendaient, vérité que le bergsonisme leur avait laissé entrevoir. Ils la trouvaient *réalisée* dans cet homme bourru qui priait.

Une maladie longue et obstinée emmura Raïssa dans sa chambre, lui donnant la tranquillité nécessaire au travail obscur de la grâce en elle. En février 1906, Bloy note : « On pense beaucoup à vous dans notre maison et on y pense avec tendresse. Ce matin, à la messe de l'aube j'ai pleuré pour vous mon amie. » Et, huit jours plus tard : « Ma petite amie Raïssa, maintenant convalescente, a pensé mourir. Elle aura souffert pour moi, payé pour moi. Et le terrible *velamen* judaïque semble devoir lui être enlevé bientôt. »

La grâce a fait son chemin dans les deux cœurs. Grande fête dans le cœur de Bloy. Jacques et Raïssa demandent le baptême, qu'ils reçoivent, le 11 juin 1906, en même temps que Véra Oumançoff, sœur de Raïssa. Bloy est le parrain de ces « trois êtres aimés de Dieu ».

Jacques Maritain a vingt-quatre ans. Une voie nouvelle s'ouvre devant lui. Maintenant, il a trouvé. Il s'attachera à la doctrine de l'Ange de l'École et consacra sa vie à l'approfondir, la confrontant avec d'autres systèmes, lui trouvant d'étonnantes applications aux problèmes contemporains, donnant des raisons d'être à la peinture moderne, à la poésie surréaliste, à la
(*La fin de cet article à la page 117*)

JEUNESSE

Poème dramatique

Fils, je bois à votre jeunesse !

PERSONNAGES

L'AUTEUR
RODIN OU LE SCULPTEUR
STRAVINSKY OU LE MUSICIEN
RILKE OU LE POÈTE
CLAUDEL OU LE MÉTAPHYSICIEN
CÉZANNE OU LE PEINTRE
ANNA PAVLOVA OU LA DANSEUSE
NIJINSKY OU LE DANSEUR
VIOULET-LE-DUC OU L'ARCHITECTE
PASTEUR OU LE SAVANT

NOTES POUR LE METTEUR EN SCÈNE

Que penser d'une telle distribution ? Je les ai choisis neufs et neuf aussi, comme les neuf Muses. Novateurs ou rénovateurs. Il le fallait. Ils se sont imposés.

Scène unique et initiale. La stratosphère de préférence ou l'intérieur d'un crâne. Dans les deux cas, quelques comètes et nébuleuses en fond de scène.

Tous les acteurs auront des airs simples plutôt qu'inspirés. Ainsi le veut la technique contemporaine. Seul, d'ailleurs, ce qui

est simple demeure contemporain.

Il est entendu que le rôle de Nijinsky ne saurait être tenu que par Lifar ou, à tout le moins, Massine.

Les décors, de Pellan, synthétiseront la jeunesse. Ici, tu laisseras faire Pellan. Liberté absolue, tu m'entends.

L'AUTEUR

Je voudrais te fixer, Jeunesse, à ce clou mouvant,
T'arrêter, présent, te dépasser, futur,
Pour rejoindre toujours, sans me poser jamais,
La jeunesse éternelle.
La seule beauté, c'est d'être jeune.
La tienne, adolescent.
Tu m'aveugles d'être ce devenir enchanteur,
Tellement que je voudrais
Apprendre une langue pour te maintenir dans l'être,
Grâce au dynamisme subjectif des vocables.
Et quand d'autres — s'ils le font — les rediront, tu
renaitras
Toujours en jeunesse nouvelle par le rythme sien
Que chaque homme ajoute à celui du monstre qui a procréé
le poème.

RODIN

Pour qu'un marbre soit jeune, c'est-à-dire beau,
Il importe qu'il soit taillé dans ma chair à moi d'abord,
Par la dépeçante dissection du labeur.

CLAUDEL

Ce que tu intuitionnes et ce que tu sais,
O Maître, je le profère dû et je l'este nécessaire,
Si tout travail est combat contre une sclérose
Et si renoncer, c'est vieillir.

RILKE

Arrière, ombres.
Et vous, soleils, debout !
Effleurez l'épaule où giclent les blancheurs
Et refermez vos bras sur la fraîche bouche !

NIJINSKY et PAVLOVA

*(Ceci, ce sera l'atmosphère)**(Ils dansent Le spectre de la rose. Il est vêtu de roses, et Pavlova de blanc).*

STRAVINSKY

Tu as su te taire, ami,
 Et t'exprimer sans mots et presque sans passer par le papier,
 De ta personne seule donner sans intermédiaire,
 O, le moins parleur des artistes !
 Le plus jeune et du vagissement le plus près.
 Nous, musiciens, noircisseurs aussi des portées, manieurs de clés,
 Dessinateurs enfin des dièses et des bécarrés,
 Moins bavards, certes, et plus humains que les poètes
 — Car la Parole est surhumaine et les mots sont inhumains —
 Nous ne savons pas pourtant
 Nous taire comme toi dans l'art mimé.
 Combien de nous cherchent à décrire
 Autrement que par des présences jeunes
Le Sacre du Printemps !

CLAUDEL

Etre jeune, c'est jaillir en éternité,
 C'est refermer sur l'œuvre le rêve,
 C'est tout inclure en soi régénéré sans cesse
 Et tendre à l'être toujours futur.

PASTEUR

C'est aussi d'une oreillette ferme repousser
 Hors du lieu vital les scories,
 Eliminer toxines et microbes, régénérer l'organisme marin
 Par cette énorme poussée du liquide sauveur.

RODIN

Certes que les veines sont des canaux
 Dont le fréuissement impossible à rendre
 Affolait déjà Phidias.
 Les jeunes veines sont si minces et si tendres et si engagées dans
 l'épiderme
 Que Dieu seul a pu les sculpter.

CÉZANNE

Et quels bleus pourront jamais les peindre !
 Quel regard d'homme sera jeune assez
 Pour découvrir cette quintessence du bleu-veine ?

CLAUDEL

Et que dire du cheveu sans histoire,
Du jeune cheveu vibrant sur les temps sans rides
Et que nulle caresse trouble n'a frôlé !

VIOLLET-LE-DUC

Ni rondeurs, ni torsades, rien que la ligne
En convergence vers la tête,
Telle est la jeune cariatide
Sous le chapiteau chevelure.
Voilà l'incomparable gothique humain !

NIJINSKY

Or, je danserai pour toi, rêveur, et bien que sans grand génie
Contemporain quand même par le rêve
Du bon François Villon,
Je danserai *Tyl Eulenspiegel*.

(Il danse quelques pas de ce ballet).

PASTEUR

Mais, je reviens à la sclérose vaincue ;
Le génie seul a courbé ce microbe.

RODIN

Voilà bien ce que ma vieillesse austère enseigna,
A force d'être fort, on peut mourir, sans avoir vieilli, et finir,
mais pour ne jamais périr.

VIOLLET-LE-DUC

Chercher alors le jeune élan et le redécouvrir
Aux siècles morts,
Pour régénérer les siècles vécus mais moins vivants.

CÉZANNE

Au motif éternel revenir toujours
Superposer les plans, les ajouter chacun à chacun,
Conservant des jeunes yeux de bon chien accroupi,
N'user des couleurs jamais que pour faire vibrer les choses fugi-
tives,
Et qui mourraient de trop de fixité conventionnelle.

RODIN

Tourner vers le dedans l'œuvre et l'artiste,
Se recroqueviller désespérément sur soi-même, centre unique,
Pour tenter toujours de projeter au dehors l'œuvre douloureuse-
ment fuyante

Et mal étreinte même dans sa plénitude de bronze,
 Poser une, et sans voisine, et sans contemporaines l'unique beauté
 Jaillie du cerveau dans le bloc de marbre
 Et non pas fixée là pour s'y fixer
 Mais plutôt pour se perpétuer au contact des devenirs multiples,
 Toujours rajeunie par les jeunes regards
 Et point insultée par les yeux aveugles.
 Se créant et s'abolissant sans cesse dans le moment rythmique
 de la matière inachevée
 Et que sans cesse achèvent les esprits et les Muses.

CLAUDEL

Comprenne qui pourra ce langage que j'admets et qui me résume.
 Je n'ai plus rien à dire. Passons.

VIOLLET-LE-DUC

Moi, simple homme et chercheur de formules seulement,
 Qui n'ai jamais que reconstruit,
 Que n'ai-je construit ?
 Il m'a manqué la ferveur de Pierre de Craon.
 Mais je savais qu'un jour naîtrait le jeune Le Corbusier...

RILKE

O fée des poètes jeunes.
 Toi,
 Qui fis germer *Peer Gynt* en Ibsen mûri
 Et qui n'empêchas ni *Andromaque*, ni *Phèdre*.
 Toi, l'amante mûre de l'adolescent Shakespeare.
 O pureté ! Et c'est pourquoi meurent vieux les Hugo, les Byron,
 les Klopstock,
 Tandis que ni Shelley, ni Pindare et ni Dante n'ont vieilli.

CÉZANNE

Avoir des yeux purs et directs, c'est le secret
 Et ne pas s'attarder à des oripeaux accessoires.
 Maudire la renommée pour atteindre la gloire
 Et cracher sur les chefs d'œuvre trop connus.
 Il n'est de vrai que ce qui dure et d'offert que ce qui reste
 Et que ce qui reste jeune.

STRAVINSKY

Faire éclater la norme aussi
 Pour y mettre la surnorme
 Et par delà la consonance étudiée

Faire sourdre la dissonance apprise.
 Par des moyens nouveaux et neufs
 Rajeunir le vieil art de Rameau.

CLAUDEL

Traverser comme un bon moine franciscain
 Ce Moyen-Age nouveau, les mains dans les manches
 Et reposant sur un ventre généreux,
 Certes, cela aussi, c'est être jeune, malgré les cellules adipeuses
 Qui menacent d'engloutir le vivant sous un cadavre,
 C'est être jeune d'âme et de cœur pourvu qu'on ait appris la naï-
 veté qu'il faut
 A prier Dieu de longues heures dans un temple simple.

RILKE

Je t'arborerai pourtant, jeunesse,
 Jeunesse rectiligne et décharnée, négation de la graisse.
 Fraîcheur de l'être qui questionne et n'est pas fixé encore
 A la terre par les ligaments de la pourriture admise,
 Sourire du matin clair, œillade des bleus printemps,
 Bruissement léger, jeune haleine
 Parmi les corps alanguis des bouleaux évocateurs.
 Élégance frêle des lignes, tiges souples encore
 Que trop de soleils n'ont point baisées
 Et que les nuits n'ont pas eu le temps de ravager.
 O vrai calme et rutilance
 Que cette joie du devenir en beauté toujours renouvelée
 Et jamais la même au gré des éveils,
 Plus pâle quand les matins sont plus blonds
 Et plus rose quand l'aurore est née plus belle.
 Source qui s'écoule riieuse
 Sans ternir encore la surface des fontaines.
 Et tout réside dans l'unique désir de Narcisse
 Qui pour avoir trop aimé l'amour
 S'aima lui-même jusqu'à la mort.

NIJINSKY

Véritable bondissement des lutins
 Sous la lune complice des enfantines amours.
 Jeunesse, ô l'"assoluta ballerina" des avrils et des artistes,
 Si souple et si vibrante bayadère
 Qu'elle éclipse l'azur même, des étoiles de sa présence.
 Tous les élans, toutes les joies promises...

CLAUDEL

Et pas une encore ne s'est refusée
Précisément
Parce que pas une ne fut autrement qu'en rêve convoitée.
Surtout cette absence de ce qu'ils appellent expérience :
L'art de se conformer ou de se croire et se vouloir conforme :
Ce qui revient au même.

RODIN

Toujours la technique pourtant qui sert de base
Et qui épaula la synonymie.

CLAUDEL

Est-il une technique d'être jeune ?
La rose jamais n'apprit les arts
Et moins que tout autre le rossignol
Ne fut au Conservatoire Lasalle
Un bon élève.

PASTEUR

C'est parce qu'ils sont dans l'être déjà posés,
Car la science est hypothèse, mais l'art est devenir.

STRAVINSKY

Mais l'art est difficile.
Ce qu'on a dû rugir avant d'apprendre à chanter tout simplement,
Et ce qu'on a d'harmoniques éliminé avant de trouver l'accord
précis,
La petite phrase décisive.

VIOLLET-LE-DUC

Travailler, n'est-ce pas vieillir ?
J'ai laissé mes yeux sur les devis médiévaux.

NIJINSKY

C'est parce que tu manquais d'exercice.
Toujours assis dans une atmosphère poudreuse
Tes membres s'offraient à la sclérose.
Moi, j'ai toujours su ne pas abdiquer mes pieds
J'ai bondi du *Faune* dans *Jeux*,
Pour retomber plus jeune toujours,
Jusqu'à l'enfance, hélas ! définitive.

CLAUDEL

En effet, rythme est vie, rythme est entrechat perpétuel
De jeunesse en devenir.

Ce qui fait la beauté des êtres jeunes, c'est ce rythme
Et aussi leur eurythmie.

L'AUTEUR

Voilà. Les grands ont parlé. Ils n'ont point expliqué.
A moi, plus humble, de rejoindre les bouts de la chaîne.
Art et jeunesse ne font qu'un parce que, êtres bouillonnants et
sans passé,

Ils regardent l'avenir.

Ils participent aussi de l'Un majuscule.

C'est à l'originel jaillissement, c'est à la Source sans source
Qu'il faut demander les secrets de vie.

Pour demeurer jeunes et aussi facteurs d'art,

Il faut dans un corps dépasser le corps,

Rejoindre Ame et l'étreindre.

C'est elle qui anime celui qui anime.

Pour que tout l'être soit vraiment jeune,

C'est l'âme d'abord qui doit être lisse

Bien plus que les tempes.

Dieu seul est jeune. Il jaillit sans retomber,

Et si l'éternité ne saurait être un printemps

— Il n'y a pas eu d'hiver avant elle —

Elle est quand même printanière.

Dieu est jeune et vert et c'est Lui

Qui ouvre tout grand les bras de l'Aurore.

NIJINSKY et PAVLOVA

(Ils dansent des passages du Sacre. Stravinsky est au piano).

EPILOGUE OU CONCLUSION

Sous forme d'avis aux contrepuntistes du langage, cet avertissement après la chose... Qu'il soit connu qu'il n'est qu'un thème. Être jeune, c'est l'essentiel. Que si l'art se découpe et se cherche parmi les printemps, ce sont thèmes secondaires étroitement fondus en l'autre. Et que si le temporel tend vers l'éternel à se replonger comme en un cœur marin, place à l'attention anxieuse des enfants de sept ans qui demandent le pourquoi. Toute attitude s'achève en béatitude et tout homme a tendance à déifier ce qui est divin.

FRANÇOIS HERTEL.

REX DESMARCHAIS ¹

Un grand jeune homme mince, trop mince, prompt à tous les réflexes; un visage ascétique et mobile où passe, en des prunelles noires, le feu intérieur d'une âme inquiète; un large front presque découvert; un nez qui frémit à toutes les sensualités; des lèvres qui seraient gourmandes si elles n'étaient rigides; une voix frêle mais qui souvent s'enfièvre; des mains nerveuses aux poignets d'enfant: tel nous apparaît Rex Desmarchais.

Parmi la génération qui grandit dans le milieu du Québec, Desmarchais occupe une place à part dans notre littérature. Tout jeune encore, il commettait son premier roman, *L'Initiatrice*, qui renouvelait l'art du roman au Canada français, en le dégagant des situations extraordinaires et des gestes extérieurs auxquels il nous avait accoutumé, pour ne s'attacher qu'à l'analyse des individus.

Récit très simple où il étudie les réactions de deux âmes dans un drame tout intérieur. Parce que vrais et sincères, ses deux héros, en nous confiant l'histoire intime de leur vie, nous élevaient du même coup à une vision universelle du cœur humain. Notre premier roman psychologique digne de ce nom venait de naître. Olivar Asselin, sans connaître l'auteur, déclarait presque aussitôt: «On est ici devant une œuvre remarquable en soi et, pour un Canadien, très, très remarquable.»

Faire la genèse de ce succès, tel est mon but, car je me propose moins d'écrire une biographie complète que d'esquisser un portrait psychologique qui tenterait de redécouvrir ce que fut la jeunesse de l'auteur.

¹ L'auteur de cet article, M. Maurice Brière, élève en bibliothéconomie de l'Université de Montréal, s'est classé premier à l'examen de 1942 où il avait présenté la bio-bibliographie de notre collaborateur Rex Desmarchais. Il nous a remis pour insertion la notice biographique qui précède son travail. Nous nous faisons un plaisir de publier ces pages à l'occasion de la parution, aux Editions de l'Arbre, du grand roman de Rex Desmarchais: *La Chesnaie*.

Cet héritage d'analyse en profondeur qu'il possède, Desmarchais le tient des grands maîtres contemporains, Mauriac, Lacre-telle ou Chardonne, et en cela il est resté bien français. Son aïeul, Pierre Desmarchais, était d'origine poitevine et il est ar-rivé au pays comme colonisateur dès 1673. Plus tard, nous re-trouvons ses descendants établis dans le rang du Petit-Brûlé, entre les villages de Saint-Eustache, de Saint-Benoît et de Saint-Augustin.

Etabli maraîcher à la Côte-des-Neiges, son grand-père éleva une famille de neuf enfants, dont François, le père de l'écrivain. Celui-ci épousa Anna Crevier et de cette union naquit Rex Des-marchais.

Né le 6 janvier 1908, baptisé en l'église Notre-Dame-des-Neiges, on lui donne les noms de Joseph-François-Evariste-Rex. Lorsqu'il eut trois ans, sa famille vint habiter à l'entrée même du cimetière, où son père était comptable, une vieille maison gothique. Il devait y demeurer vingt-deux ans. Là, devant un paysage où s'étage, au flanc de la montagne, un horizon hérissé de croix, l'enfant naît à la vie intérieure profonde : cadre favo-rable aux méditations sérieuses pour qui sait pénétrer l'âme des choses. Les heures pendant lesquelles il n'est pas avec son institutrice particulière, il les passe à gambader dans la Cité des Morts où il se complait en de douces et vagues rêveries. Mais à son insu, les graves images de la mort imprègnent sa jeune sensibilité. Il l'a dit lui-même : "La certitude de mourir m'aura détaché de tous et de tout. Au long de dix, de vingt, de trente années, j'aurai cru, j'aurai fait semblant de croire, que j'allais de l'avant, en ligne droite, vers des conquêtes. Et je reconnaitrai que j'ai tourné en rond ; que le périple est bouclé. Parti de la li-sière d'une nécropole qui a gravé ses visions funéraires dans ma sensibilité d'enfant, l'image hideuse des stèles se profilera de nouveau sur mon horizon..."

Devant le défilé des humains qui viennent aboutir à ce hâvre, il cherche à fixer l'essence de cette vie éphémère et c'est l'amour, un amour né au hasard d'un visage entrevu, en passant près d'une vaste maison, sise sur un coteau, non loin de sa demeure. Son rê-ve de bonheur, il l'incarne dans cet être en lui prêtant forme et vie. C'est une flamme ardente, un feu secret dont se nourrissent son cœur, son imagination et ses sens. Mais cet amour, comme tous les amours, va bientôt se changer en un désir jaloux de découvrir

le monde inconnu où cette jeune fille pourrait le faire pénétrer, de connaître les sentiments et les gestes auxquels elle pourrait l'initier. Nous ne désirons vraiment que les êtres que nous ne connaissons pas. Tout l'essentiel de l'amour tient dans un rêve comme celui-là : la distance qui le séparait d'elle, son imagination a vite fait de la franchir. Cet être qui lui est si spontanément entré dans le cœur, il ressent un besoin presque douloureux de le posséder et ce qui n'a pas été deviendra ce qui aurait pu être : *L'Initiatrice* n'a pas d'autre histoire.

Après une année d'études au Mont Saint-Louis, il entre comme pensionnaire au collège Sainte-Marie. En éléments latins, il n'a aucun succès mais pourtant un jour on propose à tous les élèves un grand concours littéraire. Le travail de Desmarchais attire l'attention de son professeur qui en conclut qu'il a des dispositions pour écrire, qu'il sait écrire. Lui-même s'en persuade. Il avait trouvé sa vocation.

Apparemment, c'était un bon élève, soumis et respectueux des règlements. Au fond, un révolté qui n'en faisait qu'à sa tête. Pendant tout son cours, il lit beaucoup. Il débute avec Bazin, Bordeaux et Bourget qu'il dévore en entier. Puis il passe à France, Duhamel, Bernanos, Arland, d'autres. On retrouvera, dans ses écrits, les influences, plus ou moins sensibles, de tous ces écrivains.

Au sortir du collège, il travaille à la Librairie d'Action canadienne-française que dirigeait Albert Lévesque. C'est sous sa direction qu'il écrivait ses premiers articles aux journaux. Il publia sa première grande nouvelle, *Attitudes*, dans l'Almanach de la langue française, en 1932.

Lévesque l'ayant mis au défi de pouvoir écrire une histoire de longue haleine, un vrai roman, notre jeune écrivain, en trois semaines, la nuit, dans un café, sur un coin de table, rédigea une histoire romanesque. Il remet le manuscrit à Lévesque qui le juge intéressant et le publie dans sa collection des «Romans de la jeune génération», sous le titre de *L'Initiatrice*.

Il pourrait paraître assez singulier que la meilleure œuvre d'imagination du romancier ait été conçue et rédigée en si peu de temps. En réalité, il la portait en lui depuis l'adolescence et elle est tombée de sa plume comme un fruit mûr qui se détache tout seul. Il faut relire cette autobiographie pour comprendre l'âme du jeune écrivain. Le «je», c'est lui à peine déguisé dans un adolescent fiévreux qui s'ouvre à la vie intellectuelle et sentimentale. Les

nourritures intellectuelles de son héros sont les siennes mêmes : on le voit tour à tour idéologue avec Barrès, angoissé avec Green, introspectif avec de Lacretelle, tourmenté avec Mauriac, inquiet avec Gide. Quant à Violaine Haldé, elle a existé, elle a vécu et est morte à dix-neuf ans. Bien qu'il ne l'ait aperçue que de rares fois, sans jamais lui adresser la parole, l'auteur a beaucoup rêvé autour d'elle, puis un jour il apprit avec tristesse sa mort prématurée. Je sais qu'il lui arrive encore d'aller se recueillir sur sa tombe. Il lui doit son meilleur roman.

L'exceptionnelle culture littéraire que laissait apparaître cette œuvre ne devait et ne pouvait laisser indifférente la critique et c'est ainsi qu'Asselin salua avec enthousiasme ce nouveau roman canadien. De là datent les relations de l'auteur avec Asselin et ses collaborations au Canada et à l'Ordre. Les nombreux articles qu'il lui a consacrés témoignent d'une fidélité et d'une haute estime pour le maître polémiste.

L'année qui suivit la publication de *l'Initiatrice*, à l'instar des grands romanciers français, Desmarchais voulut donner un second roman. Il avait mis à la composition du *Feu intérieur* un grand souci de technique et beaucoup plus de travail qu'à la rédaction de *l'Initiatrice*. Satisfait de son ouvrage, il croyait avoir réussi une œuvre remarquable. Il soumit son manuscrit à Asselin qui le dissuada de le publier. Offusqué, il passa outre et *Le Feu intérieur* vit le jour.

Il y a bien dans ce roman quelques observations sociales et psychologiques assez judicieuses mais le fond du sujet est plutôt faible et trop souvent le développement traîne. Il est clair que le héros, Robert Laval, est très souvent l'auteur lui-même; Marthe Vallières, l'héroïne, est la jeune fille de son premier grand amour réel. Un amour malheureux... On retrouve facilement dans *Le Feu intérieur* les influences toujours agissantes de ses premières visions d'enfant qui reviennent comme un leit-motiv musical.

A part des articles de revues et de journaux, l'auteur est resté silencieux pendant quelques années, quoique durant cette même période il ait écrit deux autres romans : *Un jeune homme* et *Ce qui n'a pas été*. Il a brûlé ces deux manuscrits. Le héros d'*Un jeune homme* se nommait Alain Després et ce nom devait lui servir de pseudonyme et ressusciter dans son roman *La Chesnaie*.

Entre temps, Desmarchais est entré au service de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal où il collabore à la revue

pédagogique l'Ecole canadienne . C'est là qu'il rencontre celle qui devait être la compagne de sa vie. Marié le 16 avril 1937, dans l'église de la paroisse Saint-Vincent-de-Paul, à Angèle Goyette, fille d'Arthur Goyette, cultivateur de Saint-Valérien, comté de Shefford. Les ancêtres de sa femme viennent de l'île de Ré et ils ont conservé une teinte de caractère huguenot, ce qui n'a pas été sans l'influencer un peu. Par elle, il a connu la région de l'entrée des Cantons de l'Est : Granby, Drummondville, Richmond. Une délicieuse petite fille leur est née qu'on a baptisée Michèle, peut-être en souvenir de Michel de Montaigne que l'auteur affectionne beaucoup ?

A la fin de 1937, quelques essais réunis sous le titre de *Tentatives* parurent dans un gros volume intitulé *Les Œuvres d'aujourd'hui*. Ces essais se distinguent par un certain ton d'audace qui plut beaucoup à Valdombre : "*Tentatives*, écrit-il, resteront les essais les plus personnels qu'un jeune critique de trente ans pouvait écrire pour sauver le Canada français de l'abîme de médiocrité où il s'enlise depuis au moins deux siècles." Il y a en effet dans ces pages un mordant qui rappelle Asselin et l'on y sent l'influence de Bloy, de Léon Daudet, de Jules Fournier, d'Arthur Buies.

En 1941, il réunit un certain nombre d'articles, d'études et d'essais et les publia en un volume intitulé *France immortelle*. Chacun des articles a été refondu, refait. Cet ouvrage a obtenu le 2e prix des concours de la province de Québec, section de la littérature.

Parmi ses manuscrits, l'auteur attend le moment opportun pour publier un recueil de contes qui aura pour titre « *Lurons de 1837* ». Quant à son roman *La Chesnaie*, confié aux Editions de l'Arbre, il est actuellement sous presse.

Il est intéressant à noter la prédilection de Desmarchais pour les patriotes et les événements de 1837-1838, dans la région de Saint-Eustache et de Saint-Benoît en particulier. On a vu en effet que les parents de son père et de sa mère viennent du Petit-Brûlé, rang des paroisses limitrophes. C'est là qu'il passait ses vacances d'enfant, d'adolescent et de jeune homme. Région bien propre à faire surgir l'antithèse de deux grandes races, mais de génie bien différent. Aussi subira-t-il l'influence de ces endroits marqués du sang des nôtres et on en retrouvera l'atmosphère dans plusieurs de ses écrits. Ces récits, il les tient de sa grand-

tante Olive Vanier, morte nonagénaire. Pendant les longues soirées du mois d'août, à l'heure où le soleil va disparaître, elle lui racontait les anecdotes de l'insurrection qu'elle tenait de son père et de ses oncles. Deux de ceux-ci d'ailleurs payèrent de leur vie, de l'exil et de la confiscation de leurs biens leur haine de l'oppression et leur amour de la liberté. Ces épisodes de notre histoire qu'il écoute avec dévotion, auront été le point de départ de tous ses contes de 1837 et de plusieurs pages de *La Chesnaie*, sans compter l'inspiration de maints articles.

Toujours actif, il prépare un autre volume, son journal, dont le titre probable sera *Les années révolues*.

Tout récemment, il éditait lui-même *Bête de proie*, conte philosophique, à tirage restreint et hors commerce. C'est une plaquette qui fait honneur à l'imprimeur Gérard Veilleux, de la Parole, qui en a surveillé l'exécution.

Depuis la chute de la France, en juin 1940, Desmarchais s'est donné pour mission de contribuer, dans la mesure de ses forces, à son relèvement. En cette période où la lumière du génie français est sous le boisseau, il estime que les écrivains canadiens-français ont le devoir de faire l'intérim, de servir de toutes leurs ressources la cause française qui est aussi la nôtre. En agissant ainsi, il est fidèle à lui-même, à sa conscience, utile aux siens car il y a une joie supérieure à toutes les autres : exprimer sa pensée profonde, intime, et accorder son action à sa pensée.

L'œuvre de Desmarchais peut parfois se ressentir de l'incertitude de la jeunesse. On l'a jugé diversement : ce n'est pas là mon affaire. Mais dans la presque totalité de ce que l'on trouvera réuni dans sa bibliographie, ce qui surprend est la facilité, l'abondance et la diversité dont ce jeune écrivain fait preuve parmi les thèmes les plus divers. Il s'est prononcé, au risque de déplaire, en plusieurs occasions ; il a fait surgir des polémiques ; il s'est penché sur nos problèmes proprement nationaux pour en dégager un sens et une orientation. L'intérêt et l'amitié qui marquent son œuvre à l'endroit des nôtres doit trouver en nous son écho. Lui-même a résumé d'une façon magnifique ce que devrait être toute œuvre littéraire : « se mieux connaître pour mieux s'orienter. »

MAURICE BRIÈRE

L'AVENIR DE L'EUROPE

Voici trois ans que la guerre dure. Voici deux ans que les bastions d'Occident ont sauté. Je voudrais méditer sur cette durée, et en souligner les conséquences.

Deux ans d'occupation : se représente-t-on à quel point cela peut sembler interminable aux occupés ? Pour retrouver, dans l'histoire de France, une période aussi longue affectant la capitale et les deux tiers du territoire, je crois bien qu'il faut remonter à la guerre de Cent ans : 1815 ni 1871 n'en ont offert l'équivalent. D'autres peuples, la Hollande, la Norvège, qui vivaient en paix depuis plus d'un siècle, ont subi un choc plus brutal encore, si possible, parce qu'inattendu, et plus complet, avec une menace d'annexion totale. L'ennemi ne s'est pas contenté de camper après sa victoire, de piller en attendant son départ ; il veut détruire : il déracine les populations, il jongle avec les frontières, il anéantit les industries, il suce comme une ventouse les économies nationales, il tâche d'endoctriner et de diviser ; il essaie de créer l'irréparable, il produit, certainement, de l'ineffaçable. Les lendemains de la captivité ne sauraient ressembler à la veille. Les captifs se sentiront toujours d'avoir été captifs. Ils jugent vermoulue leur ancienne société, qui s'est effondrée si facilement ; ils haïssent le soi-disant «ordre» hitlérien ; ainsi l'Europe se trouvera devant une table rase. Peut-être l'institution monarchique facilitera-t-elle la transition, dans les pays où elle subsiste : un Haakon, une Wilhelmine, un Pierre II, incarnant la lutte, un Léopold III dans sa dignité de prisonnier intransigeant, restent des centres d'affection ; ailleurs, la crise risque d'être sérieuse, surtout lorsque la personnalité des «collaborateurs» a jeté le désarroi dans les esprits. Partout le mot de «révolution» est à la mode. On le rencontre sur les lèvres les plus différentes, chez Pétain comme chez Staline, chez Eden comme chez Hitler. Il traduit l'instinct profond des

foules, qui se sentent dans un monde transformé auquel leurs cadres familiers ne s'adapteraient plus. Si leurs aspirations étaient déçues, si l'humanité retombait tout bonnement dans les partis et les intérêts d'avant-guerre, si, tirée du gouffre, elle se retrouvait sur les mêmes fondrières battues, il y a gros à parier que le communisme bénéficierait du prestige que s'est attiré l'héroïsme russe. Déjà ce danger n'apparaît pas négligeable. Il faudra beaucoup de hardiesse, beaucoup de lucidité calme et réfléchie, beaucoup de désintéressement jusque dans l'ordre intellectuel, pour éviter des convulsions mortelles.

Nous pouvons d'ailleurs, à défaut de l'œuvre, reconnaître ses ouvriers et ses conditions.

Les ouvriers, ce seront en premier lieu les populations envahies. Elles restent la masse; elles ont l'expérience directe de l'oppression; et c'est pour elles qu'on se bat. Elles acclameront leurs libérateurs; elles se montreront probablement très susceptibles envers les donneurs de conseils. Elles prétendront connaître mieux qu'eux leurs problèmes et les résoudre elles-mêmes. Cet état d'esprit les exposera peut-être à des exagérations: il exposera plus sûrement encore à des froissements ceux qui n'en tiendront pas compte. Il semble bien, au surplus, qu'au dernier acte de la tragédie les occupés joueront un rôle tel que nul ne leur chicanera leur participation à la paix.

Les combattants, nations et individus, auront cependant une autorité morale qu'ils tireront de leur combat. Ce combat les aura durcis peut-être, surtout lorsqu'ils auront été coupés plusieurs années de leur sol et de leur famille. Ils seront peu disposés à l'indulgence envers les faibles. Leur existence contre nature aura développé en eux l'ascétisme, l'héroïsme, un esprit de corps aussi qui pourrait dégénérer en esprit de secte. C'est sur ce dernier point qu'il leur faudra veiller: ils y parviendront en gardant le contact avec leurs compatriotes de l'intérieur; j'attache une grande importance au fait que ces contacts, chez les Français au moins, ont été très améliorés depuis quelques mois. Les combattants apporteront une expérience précieuse, celle de la liberté qu'ils auront gardée, et d'une liberté unie à la discipline puisqu'ils sont des soldats, d'une liberté redevenue une mystique pour laquelle on se donne, pour laquelle on meurt. Leurs dirigeants, et les gouvernements en exil, apporteront une vue des ensembles qui manque aux peuples murés dans leur cachot et harcelés par le souci de

leur subsistance quotidienne. Telle sera sans doute aussi la mission de ceux qui, moins mêlés à l'action physique, auront conservé la possibilité de « penser » les événements. Mais, pour se faire entendre, ils ne devront jamais oublier ni mépriser les réactions de l'Europe souffrante.

Enfin les prisonniers introduiront dans l'après-guerre un élément imprévisible. Nous ignorons à peu près tout d'eux. A peine quelques évadés, quelques libérés nous portent-ils des indications d'où il ressort qu'en tout cas leurs geôliers ne se sont pas attirés leurs sympathies. Mais nous ne saurions douter que le camp de concentration ne les ait marqués. On m'écrivait récemment, à propos d'un mien cousin, qu'il « trouve le temps long, depuis juin 1940 qu'il est interné en Allemagne » : je ne sais comment cette simple phrase m'a fait réfléchir que dans la vie courante, une condamnation à deux ans de prison passe en effet pour une forte peine ; je me suis représenté plus vivement ces travaux forcés entre les barbelés, sous une surveillance plus dure que celle des bagnes, et l'ennui de ces semaines et de ces mois qui se succèdent sans fin. Un million et demi de jeunes Français auront perdu les meilleures années de leur jeunesse. J'imagine l'explosion de leur retour. Ils se seront déshabitués de ce que nous appelions la vie normale ; ils se seront durcis, eux aussi ; ils auront leurs idées bien arrêtées, qui risquent d'être violentes comme des instincts. Quelques-uns seront peut-être au contraire accablés et déprimés. Et le travailleur rentré d'Allemagne apportera de son côté ses réactions, qui pourront varier, selon qu'il aura été traité comme un prisonnier civil ou comme un objet de propagande. Nous n'aurons pas affaire à des « types commodes » et leur rencontre ne nous prépare guère un avenir commode ; ils ne tiendront pas à la commodité.

Empêcher des heurts, réaliser l'accord entre ces éléments disparates — et non pas un accord bâtard à base de réticences, mais un accord fécond, un élan commun — telle paraît une des tâches primordiales de l'après-guerre. Elle sera rendue plus aisée par tout ce qu'il y a de tension patriotique, en France notamment, chez les jeunes, et par la révolte à peu près unanime qui couve en tant d'autres pays. Mais il ne faut pas se dissimuler que les destinées orientées différemment créent des psychologies différentes, qu'il y aura, entre les groupes qu'ont séparés les circonstances, des adaptations mutuelles à faire ; le problème existerait en soi, in-

dépendamment de toute manœuvre nazie ; et les nazis n'ont pas manqué de le compliquer, moins en se gagnant des prosélytes qu'en semant obliquement la discorde. Il sera d'autant plus redoutable qu'ils utilisent souvent des faits réels, des griefs fondés, qu'ils pervertissent sciemment des notions saines, qu'il faudra sans cesse faire le départ entre ces notions et leurs applications faussées, sous peine d'agir à contre-sens et de jouer le jeu de l'ennemi.

Hitler prépare sa revanche éventuelle encore d'une autre manière. Un de ses buts consiste à gagner la guerre biologiquement même s'il la perdait militairement. Il n'a pas perdu de vue cet exemple du Canada, dans lequel le maréchal Pétain plaçait son espoir après l'armistice. Il s'est arrangé pour empêcher un « miracle des berceaux ». C'est une des raisons qui lui font maintenir dans ses camps tant de jeunes hommes, séparer tant de travailleurs de leur famille, sous-alimenter les pays conquis, tandis qu'il encourage chez lui une prolifération à outrance — par les unions illégitimes, par le viol même des Polonaises, des Alsaciennes, des Luxembourgeoises — qui n'a plus rien à voir avec la morale chrétienne. L'Europe s'en relèvera-t-elle ? ou bien quatre-vingts millions de Germains, dans vingt ans, étoufferont-ils leurs voisins réduits de moitié ? Peut-être, par le développement normal de la guerre, les femmes et les enfants d'Allemagne pâtiront-ils à leur tour : mais il est terrible de se dire que nous puissions être amenés à nous en réjouir. Cela n'empêchera pas les ravages de la famine et de la maladie de s'aggraver encore sur le reste du continent. On comprend le découragement des victimes devant le retard du second front, qui les condamne à un nouvel hiver de famine et les menaces d'une oppression accélérée. Plus la guerre se prolongera, plus la crise alimentaire deviendra aiguë, et plus les problèmes de race sous tous leurs aspects — natalité, éducation physique, hygiène privée et sociale, ravitaillement — s'imposeront à l'après-guerre. A une contre-religion de la race il est naturel qu'il faille répondre sur le même terrain.

Il ne reste guère de place, à côté de ces problèmes urgents, pour la phraséologie des partis. Sans doute la paix que l'on signera pourra n'être qu'un replâtrage. Nous connaissons trop les hommes et l'histoire pour en écarter l'hypothèse. Ainsi 1919 ; ainsi les traités de Vienne, après la Révolution. Mais 1919 n'a rien empêché ; et ces diplomates de Vienne qui pensaient revenir au

bon vieux temps se sont vite aperçu que le courant révolutionnaire poursuivait sa course malgré eux. Reconstruire de toutes pièces l'Europe et l'Asie (car l'Asie non plus ne peut revenir au statu quo, et il s'y pose un problème supplémentaire de première grandeur, celui des rapports entre les blancs et les civilisations orientales) c'est là sans doute une besogne prodigieuse; souder aux principes éternels un monde sans précédent; voir la transformation dans toute son ampleur sociale et dans son universalité géographique (les pays que le cataclysme épargne devront eux-mêmes changer s'ils ne veulent subir à retardement un choc décuplé) : on en a le vertige; l'entreprise semble dépasser les forces humaines; et pourtant elle se présente, inexorablement, à notre génération. Suscitera-t-elle un homme de génie? Avec ou sans lui, elle exige de nous tous la bonne volonté, l'abnégation, la patience, qui, jointes à la foi, obtiendront peut-être à notre pauvre espèce tâtonnante les lumières du Saint-Esprit.

AUGUSTE VIATTE

LA JEUNESSE DE JACQUES MARITAIN

(suite de la page 98)

musique contemporaine, fouillant, creusant en tous sens et publiant, de sa trentième à sa soixantième année, ces livres aux titres magnifiques (*Art et Scolastique, Primauté du Spirituel, Les Degrés du Savoir, Frontières de la Poésie, Science et Sagesse, Humanisme intégral, Le Crépuscule de la Civilisation*) qui ont fait naître tant de vocations, orienté tant d'existences.

D'autres, plus autorisés, diront l'action profonde de Maritain sur la génération actuelle, plus particulièrement sur la nôtre. Nous nous sommes contenté de retourner vers son passé, convaincu qu'un être d'exception ne pouvait avoir eu dans sa jeunesse que des amitiés d'exception. On peut facilement imaginer que les quatre grandes ombres qui ont dominé sa jeunesse soutiennent maintenant sa maturité et que le philosophe les appelle à son aide, aux heures d'angoisse, au même titre que saint Thomas appelait Pierre et Paul à la rescousse lorsqu'il avait épuisé sa raison et qu'il ne lui restait plus que sa Foi.

MARCEL RAYMOND

NOTE SUR LE ROMAN ET LA CHRONIQUE DES PASQUIER

Paul Valéry, grand poète et fin causeur qui eut toujours l'impression qu'on sait tout quand on peut tout dire, mettant tout l'art dans la seule expression, a écrit sur le roman ou à propos du roman des exercices amusants où se mesure le manque de profondeur de sa pensée. On trouve dans *Variétés* quelques considérations extérieures sur le roman. Il écrit dans l'hommage à Proust.

«L'apparence de 'vie' et de 'vérité', qui est l'objet des calculs et des ambitions du romancier»... Et plus loin : «Il ne doit point y avoir de différences essentielles entre le roman et le récit naturel des choses que nous avons vues et entendues».

Il y a là aveu d'une méconnaissance de l'art et en particulier de l'art du roman qui pourraient surprendre ceux de ses admirateurs dont la culture embrasse l'œuvre de véritables romanciers.

Est-ce à dire que le roman consiste à solliciter notre créance à des événements imaginaires et, comme Bourget l'a fait lui-même, à remplacer par une lettre suivie de trois points le nom d'un personnage ou d'une ville pour exciter notre curiosité et résorber les derniers doutes qui nous empêchent de lui abandonner notre âme. C'est au delà de tous les procédés qu'il faut chercher l'essentiel du roman, dans cette densité spirituelle des personnages qui en fait sur un plan réel des compagnons des hommes. «L'apparence de 'vie' et de 'vérité'» ne sont pas «le calcul et l'ambition des romanciers» dignes de nom. Mais il y a dans cet ordre une véritable création. Le romancier insuffle une âme qui ressemble à ce point sur le plan artistique à l'âme humaine que certains êtres des romans agissent sur nous d'une façon plus féconde que les vivants. Certaines de ces créatures auxquelles des hommes ont donné vie, vivent sous les yeux d'une vie plus intense, nous sont plus près que des frères. L'attente des événements, dont parle Valéry, qui est notre attente des événements réels et que nous cherchons dans les romans n'est qu'un autre procédé. L'appareil extérieur du roman, comme le corps humain, auquel correspond une âme qu'à l'instar de la nôtre il faut sauver, est extrêmement compliqué. Comme l'âme humaine ne saurait informer le corps d'une bête, l'âme de l'être d'imagination ne saurait s'accommoder d'une forme imparfaite. Aussi voyons-nous les grands créateurs se pré-

senter comme d'habiles ouvriers. Et les romans qui sollicitent notre attente des événements et y répondent, nous livrent d'abord un être qui les a eus en lui.

Le roman diffère de la biographie et il n'existe pas de biographie si bien romancée qu'elle nous donne même l'illusion de la vie au point où celle-ci palpite dans le roman. Et pourtant ici nous avons facilement la crédibilité des événements authentiques, des observations, etc.

Il y a des différences essentielles entre le roman et le récit des choses vues et entendues. Un journal d'écrivain si passionnant qu'il soit n'est pas un roman, non plus ces mémoires et ces chroniques publiés sous le nom de roman et qui reconstituent la vie parfois avec des détails plus minutieusement notés et ordonnés.

La vie est ailleurs. Et on peut dire de cette création du romancier qu'elle commence par le dedans.

On ne crée pas à partir du réel. On crée avec le réel qu'on a sublimé, transposé, incorporé à son âme et à son sang. On connaît tout d'un homme, sa vie dans les moindres détails, on l'a vu dans le danger, la maladie, l'amour, son hérédité n'a pas de secret; là n'est pas le roman. Demandez donc à un chirurgien en lui remettant un cadavre de le faire vivre. D'abord l'âme. Donnez-moi une âme et à partir de cette âme peut-être...

Dans la *Chronique des Pasquier*¹ son œuvre la plus importante, Duhamel donne la pleine mesure de son talent. Le lyrique et le moraliste ont cédé le pas au conteur. Sa personnalité complexe se dégage d'une certaine forme d'incertitude où elle restait, certes, attachante et profondément humaine, mais qui nuisait à la pureté de son art. Grâce au recul imposé par la forme de la chronique, formule qui répond le plus adéquatement à sa philosophie de la vie et de l'art en même temps qu'à son talent, Duhamel canalise les flots tumultueux d'une sensibilité trop vibrante.

Au moment où il entreprend les Pasquiers, il a atteint le point culminant de sa carrière. Il a, après des essais, des récits de voyages, des notations aiguës sur l'homme, dépassé l'événement avec la Vie et les aventures de Salavin, pour accéder à une création qui se motive exclusivement sur ce plan. Sa langue et ses dons d'écrivain ont été portés à un degré de perfectionnement qu'il ne pourra que difficilement dépasser.

Cessant de chercher hors de lui l'aliment d'une sensibilité et d'une intelligence assoiffées d'humain, il se tourne vers une forme d'expression qui coordonne du même coup ses facultés d'introspection et de créateur. Le sujet, la vie d'une famille composée de types représentatifs de la fin du siècle s'élevant dans les diverses branches de l'activité sociale échelon par échelon, se

(1) Les Editions Variétés ont entrepris la réédition des 8 premiers volumes de *La Chronique des Pasquier*. Sont déjà parus : *Le Notaire du Havre*, *Le Jardin des Bêtes Sauvages* et *Vue de la Terre Promise*. Dans la prochaine livraison, Robert Charbonneau parlera des volumes parus.

prête magnifiquement à la reconstitution de tout un monde. Les personnages se dégagent de la conscience de l'auteur, ils vivent hors de lui. Mais contrairement à Jules Romains qui choisit d'emblée le roman comme le véhicule de sa pensée et de son imagination, Duhamel, instruit par le demi-échec de Salavin, se place sur le plan de la chronique.

Si l'on compare le *Notaire du Havre* à un roman indiscuté — non au roman type puisqu'il n'en existe pas — à un roman de Dostoïevsky par exemple ou de Balzac, on discerne aussitôt une différence essentielle entre les êtres créés et l'être reconstitué par Duhamel.

Duhamel reconstitue des personnages, — certes la transposition a joué —, il ne s'agit peut-être même pas de personnages pris dans la vie tels quels, — il ne saurait être question de personnages photographiés ou copiés puisqu'il y a œuvre d'art —, ils évoluent devant nous avec leurs ties, l'intonation particulière de leur voix, leur ambiance; on les voit, on les entend, on sent même l'odeur qu'ils émanent. Il leur manque pourtant cette densité spirituelle des êtres créés par le dedans, par l'âme.

Duhamel ne les connaît pas par le dedans. Il procède dans leur connaissance par l'expérience, par des détails surpris de leur hérédité, de leur comportement, il reconstitue en historien des êtres qui ont vécu. Il est porté de l'extérieur à l'intérieur. Son point de départ (qui est souvent celui de l'historien ou du témoin) ne lui permettra pas d'atteindre l'âme. L'honnêteté professionnelle même lui fait un devoir de ne pas le faire. Car la conscience des autres nous est fermée; elle ne s'est pas à Dieu; elle ne s'est pas au romancier en tant qu'il est le dieu de ses personnages, qu'il les a tirés de sa chair et de son hérédité et habillés de ses observations, mais non tirés de la vie. La reconstitution de la vie n'est pas vie. Elle est reconstitution intellectuelle ou imaginative, elle est document.

Une fois, Duhamel a tiré du néant un être unique, Salavin. Mais il n'était pas de plain-pied avec lui; ils n'étaient pas à l'aise ensemble, et nous non plus. Salavin meurt bientôt sans avoir fait naître une aventure qui l'eût vidée de son auteur. Qui dira que Salavin n'est que la caricature de ce qu'il aurait été dans les mains de Dostoïevsky. Nous connaissons des Salavins, comme les types de LaBruyère, nous ne connaissons pas Salavin en dépit de son journal et de tout ce que l'auteur a noté. Nous connaissons un peu mieux M. Duhamel. La *Chronique des Pasquier* n'en demeure pas moins une œuvre de premier plan, ce qui fait sa valeur doit être cherché sur un autre plan.

ROBERT CHARBONNEAU.

VINGT-CINQ ANS DE THÉÂTRE

Sous le titre *La Farce est jouée*¹, M. Maurice-Edgar Coindreau, professeur à l'Université de Princeton et traducteur bien connu, vient de faire paraître à New-York un volume très solidement documenté sur le théâtre français de 1900 à 1925, préfacé par Simone de Caillavet Maurois.

Fille d'auteur dramatique, Mme André Maurois rassemble en quelques pages ses souvenirs de théâtre. Dans sa jeunesse, une grande première était un événement très supérieur à la chute d'un ministère. Toute petite, on l'amenait chez Victorien Sardou et elle connut chez son père les plus grands noms de la scène. Elle raconte même qu'à la veille de la guerre actuelle François Mauriac lut, à Malagar, à son mari et à elle, sa dernière pièce : *Les Mal-Aimées*.

Malgré qu'on répète depuis si longtemps que le théâtre se meurt, l'essai de M. Coindreau prouve qu'il n'en est rien. Dans la première partie de son livre, une revue du théâtre traditionnel (i. e. à thèse et d'idées) nous montre que cette forme de théâtre, bien qu'elle se condamne d'elle-même et par son principe, a pu résister jusqu'à nos jours grâce à des dramaturges de talent qui, de temps à autre, lui ont infusé un sang nouveau. Pensons ici à Bernstein dont la dialectique âpre, le dialogue serré réussit à sauver maintes intrigues de la plus banale tradition bourgeoise. Dans un autre ordre d'idées, un François Mauriac, un Gabriel Marcel se sont efforcés de christianiser le théâtre réaliste par le dehors, si l'on peut dire,

Au début du vingtième siècle, avec l'arrivée du naturalisme, on a pu s'apercevoir qu'il se produisait un divorce de plus en plus profond entre la *poésie* et le *drame*, qu'un Shakespeare, un Molière, un Musset avaient si harmonieusement fondus. Conscient de cette fausse orientation que prenait le théâtre, Jacques Copeau, le premier, entreprit de redonner à cet art toute sa dignité. Nombre d'autres dramaturges et metteurs en scène travaillèrent aussi dans

(1) Editions de la Maison française, New-York, 1942.

ce sens. Leur effort est raconté dans la deuxième partie du volume qui nous occupe. Les pages consacrées par M. Coindreau à la merveilleuse aventure du Vieux-Colombier sont très justes et très sympathiques. De même celles qui concernent Baty, Dullin (cette dernière trop courte), Jouvet. On s'étonne toutefois de constater que l'œuvre extraordinaire des Pitoëff soit racontée en cinq lignes. Semblablement, on peut s'insurger contre ce qu'il dit d'Henri Ghéon. En effet, si Coindreau a des vues très justes sur les pièces d'avant-guerre de Ghéon (*Le Pain, L'Eau-de-vie*), tout le côté théâtre populaire chrétien, son œuvre fondamentale, semble lui échapper. Ne va-t-il pas jusqu'à citer un texte où André Gide, dépité que le catholicisme lui ait fait perdre son meilleur ami, s'emporte contre les pièces de ce dernier. Quiconque a lu attentivement le *Journal* de Gide sait à quoi s'en tenir là-dessus. Aux premières années de leur rencontre, Gide voit Ghéon « une âme de cristal et d'or, que tout ce qui touche fait retentir ». Jusqu'en 1924, les louanges de Gide à Ghéon abondent dans le *Journal*. Puis, c'est la séparation. Et le texte sévère que M. Coindreau cite n'est intelligible que par quiconque l'a lu à sa place dans le *Journal*. A méditer aussi cet autre texte de Gide : « Vu Ghéon ce matin. Ma douleur de le quitter me faisait lui céder le plus possible ». Ce texte est d'environ 1918, et en 1932, Gide écrivait encore en parlant de Ghéon : « La profonde tristesse que j'éprouve en songeant à toi, comme je fais souvent, très souvent, est faite uniquement de regrets, car rien n'a pu remplacer, pour moi, ce constant compagnonnage de pensée qui me manque de façon parfois douloureuse ». (N. R. F., oct. 1932, p. 633).

Quoi qu'il en soit de ces quelques remarques, *La Farce est jouée* est un essai qu'on saura gré à M. Coindreau de nous avoir donné. L'ouvrage est richement documenté, chaque pièce dont il parle est analysée. Les auteurs dramatiques font l'objet, chacun son tour d'un petit portrait ramassé qui est souvent une petite merveille. C'est un ouvrage indispensable à quiconque s'occupe de théâtre, voire à quiconque l'aime toute simplement et veut en retrouver quelques beaux moments de son histoire contemporaine.

MARCEL RAYMOND.

LES TÉMOINS DE LA PASSION

Giovanni Papini n'est pas un écrivain sympathique, malgré de fort beaux livres, dont *l'Histoire du Christ, Saint Augustin*, et peut-être surtout un roman autobiographique paru sous le titre de *Un homme fini*. Son dernier ouvrage, *Les témoins de la Passion*, est l'œuvre de l'écrivain paradoxal et farouchement tourmenté que nous connaissons. On sent dans ce livre un goût de l'aventure intellectuelle, une témérité dangereuse et consciente dans l'explication scientifique du comportement de Judas, de Pilate, de Caïphe, les principaux témoins évoqués, qui empêchera plus d'un lecteur d'adhérer à son point de vue. Les procédés du roman répugnent quand il s'agit du monde de l'Évangile.

On ne saurait mettre en doute la sincérité de Papini. Personne ne lui reprochera de méditer sur l'Évangile, ni comme c'est le privilège de tout artiste de prendre dans l'Écriture, ou en marge, le sujet d'œuvres d'art. Mais dans ces fantaisies sur Judas, Barrabas, Caïphe, Ponce Pilate, le Cyrénéen, c'est le ton de "certaines éructations lucifériennes ou pyrrhoniennes de Satan ou de Caïphe, de Sabbataï ou de Ponce Pilate" qui domine. L'esprit évangélique semble rejeté dans l'ombre au bénéfice du pessimisme et d'un appareil psychologique qui leur donne un caractère étrange.

Papini n'a pas été trompé quand, dans une note, il a songé à se défendre de ces futures critiques. "Les lecteurs de mes livres, écrit-il, savent aujourd'hui quels sentiments envers le Christ et quelles pensées au sujet du Christ sont vivants et présents en mon esprit".

Ceux qui ne connaissent pas "ces sentiments" ne trouveront pas que la note où il se défend qu'on lui attribue certaines éructations lucifériennes fait double emploi.

Il entre dans tous les livres de Papini une dose de naïveté qui est à la base de sa conception de la grandeur. Celle-ci est recherchée dans l'opposition à Dieu ou tout au moins dans une sorte de satanisme artistique. Le christianisme a purifié ce fond mais ce qui ne peut plus être une croyance, ni une théorie artistique réapparaît sous l'affabulation. C'est cette conception, qu'on sent tout au long de *Un homme fini*, qui crée la poignante atmosphère de ce livre.

Les sujets de l'ordre de ceux qu'il traite ici ne sont matière d'art — et il l'avait compris pour son *Histoire du Christ* — qu'en autant que témoignages ne s'écartant pas de l'esprit de l'Évangile.

ROBERT CHARBONNEAU

JARDIN 26 par *Claude Eylan* ⁽¹⁾

C'est un roman exotique qui débute par une peinture très juste de l'occupation allemande en Hollande. Marijn Van der Veen, avant de partir pour l'île Senang, où sa famille possède une exploitation qu'il est appelé à diriger, précipite un boche dans le canal : "un officier, seul, gros et grand". Après bien des tribulations et des aventures, il rencontrera, dans une allée de flamboyants, la jeune fille de ses rêves : Marie-Céline. Commencé dans l'atmosphère tragique de l'occupation, le roman se termine dans le décor voluptueux des îles.

M. R.

(1) Editions Variétés, Montréal, 1942.

ROBERT CHARBONNEAU

Ils posséderont la terre

roman

EXTRAITS DE PRESSE

“Du premier coup, M. Charbonneau s'est placé sur le plan de la littérature universelle : on peut comparer son roman aux œuvres des meilleurs écrivains étrangers.”

GÉRARD DAGENAI, *La Revue Moderne*, 1-42.

“Jamais chez nous romancier n'avait atteint à de telles profondeurs, n'avait plongé regards plus cruels ni lucides au fond de l'âme humaine. *Ils posséderont la terre* pose nettement le problème de la destinée humaine, M. Charbonneau compromet le salut de ses créatures, son roman est le plus chargé d'inquiétudes de tous les romans canadiens : c'est une œuvre unique chez nous.

GUY SYLVESTRE, *Le Droit*, 6-12-41.

“C'est là un livre qui pourra distraire de l'attente où ils sont d'un nouveau Giono, d'un autre Giraudoux ou d'un extraordinaire Juchandeau, les exigeants amateurs de belles-lettres.”

GUY JASMIN, *La Revue Populaire*, 1-42.

“... Robert Charbonneau, dont le premier ouvrage, *Ils posséderont la terre*, marque une date importante dans la vie de l'esprit au Canada. Un chef-d'œuvre ! Nullement, mais un roman fort et âpre, puissamment conçu, écrit dans une langue dépouillée et profondément suggestive dans sa retenue volontaire.”

ROGER DUHAMEL, *Le Canada*, 20-12-41.

“Par la composition de son œuvre, par le choix des personnages, par le procédé d'écriture, M. Robert Charbonneau apporte à nos lettres un élément neuf ; il s'impose à l'attention de tous ceux pour qui la chose littéraire a encore, en notre pays, son importance.”

EMILE-CHARLES HAMEL, *Le Jour*, 6-12-41.

“On doit reconnaître à cet auteur un sens psychologique d'une profondeur parfois digne d'un Mauriac. Son dernier roman *Ils posséderont la terre* en est une preuve tangible.”

JEAN-PAUL GUILBEAULT, *Le Quartier latin*, 12-12-41.

“Robert Charbonneau est un psychologue lucide, amer et cruel.”

La Presse, 27-12-41.

“Les romanciers de chez nous, en effet, ont écouté Edmond Jaloux : ‘Il est sage de ne peindre que les gens que l'on connaît et les milieux où l'on a vécu’. C'est aussi ce conseil que pratique Robert Charbonneau, d'ailleurs. Mais lui, son milieu, c'est la ville, et les gens qu'il connaît ce sont des jeunes de la ville, adolescents inquiets, troublés qui se cherchent ; voilà qui est nouveau dans notre littérature, et prometteur.”

GEORGES-HENRI D'AUTEUIL, *Relations*, 1-42.

“Il me paraît juste de dire que M. Charbonneau a écrit en bon français un fort acceptable roman anglais.”

RAYMOND TANGHE, *L'Action Universitaire*, 1-42.

2e volume de la collection *Le Serpent d'airain* : \$ 1.25.

L'Arbre

HENRI TROYAT

Prix Goncourt 1938

Le Jugement de Dieu

Paru à Paris, chez Plon en 1941, *Le Jugement de Dieu* est un sommet dans l'œuvre d'Henri Troyat, le grand romancier qui a déjà donné *l'Araigne*, œuvre qui lui valut le prix Goncourt et une renommée universelle, *Monsieur Citrine* et nombre d'autres romans et nouvelles dont la critique a fait les plus grands éloges.

L'auteur de *l'Araigne* est sans contredit l'un des plus grands noms de la littérature romanesque en France. Sans prétention au roman historique, il recrée dans *Le Jugement de Dieu* trois personnages, vivant en marge du temps à trois époques de la France heureuse.

Le lecteur suivra passionnément les aventures sentimentales et hautement fantaisistes d'Alexandre Mirette, cet homme du moyen âge, qui échappa à la mort par un oubli de Dieu; de Lamarsaude qui, par la force de son amour, fit revivre la fiancée qui lui avait été ravie par la mort; de Jacques Mazeyrat qui, au cours d'un voyage au bout du monde, faillit perdre son âme.

Ces récits mêlent habilement la vérité psychologique à une fantaisie qui tient le lecteur dans un perpétuel émerveillement.

On lira ce livre comme on lirait un roman d'Alexandre Dumas écrit par Georges Duhamel ou par Julien Green ou surtout par Henri Troyat.

Distribué au Canada par Les Éditions de l'Arbre

Prix: \$ 1.25, par la poste: \$ 1.35

Lettres françaises

Cahiers trimestriels de littérature française, édités par les soins de la revue SUR avec la collaboration des écrivains français résidant en France et à l'Étranger.

Distribué au Canada par Les Éditions de l'Arbre

Il reste quelques exemplaires des numéros 4 (avril 1942) et 5 (juillet 1942).

Prix de l'exemplaire: \$ 0.40; par la poste: \$ 0.45

RENE SCHWOB

Cinq mystères en forme de rétable

LA NUIT DE NOËL
L'ADORATION DES MAGES
LE DRAME DE LA PASSION

“Ces mystères dramatiques de Schwob sont une des plus importantes contributions au théâtre chrétien du siècle, au théâtre (tout court). Le meilleur Ghéon est dépassé, cela rejoint Claudel, Marcel et Obey.”

GUY SYLVESTRE, *Le Droit*, 2-8-41.

“C'est une âme juive, sympathique et toute baignée de la lumière de vérité, qui nous montre certains aspects de l'œuvre et de la vie du Christ et surtout qui analyse, scrute, juge les réactions du peuple juif en face du Christ. C'est en quelque sorte un témoignage. Et le témoin est très lucide et pas toujours tendre pour ses compatriotes.”

GEORGES-HENRI D'AUTEUIL, *Relations*, 9-41.

“Il faut mettre les *Cinq mystères en forme de rétable* à portée de sa main. Les soirs de lassitude et d'abandon, ils nous redonneront l'inaltérable jeunesse qui se dégage d'une histoire bi-millénaire. La plume de René Schwob nous offre la clef des musiques intérieures qui ne se tairont jamais en nous.”

ROGER DUHAMEL, *Le Canada*, 23-7-41.

“L'œuvre de René Schwob est chargée de sens. Tout ce qu'il écrit reste dans l'esprit et y fructifie. Ces mystères ne sont pas une exception.”

MARGOT ROBERT ADAMS, *People and Freedom*, Londres, 10-41.

“Une œuvre qui est l'aboutissement de l'évolution spirituelle d'un des plus grands écrivains catholiques de France, mûrie et écrite sous le coup des événements qui ont suivi la défaite française.”

“En nous envoyant ses pièces, René Schwob, qui n'avait pas jusqu'ici abordé le genre dramatique, nous écrit : “...pendant que le destin du monde est en train de se jouer, il me semble impossible d'écrire rien d'autre que des paraphrases évangéliques.”

ROBERT CHARBONNEAU (*Préface*).

1er volume de la collection **Le Serpent d'airain** : \$ 1.50.

JACQUES MARITAIN

Le crépuscule de la civilisation

2e édition

1er volume de la collection **Problèmes actuels** : \$ 0.60.

Edition numérotée sur Japon : \$ 1.75.

L'Arbre

UN DIRIGEANT FRANÇAIS D'ACTION CATHOLIQUE

Témoignage sur la situation actuelle en France

Préface de

JACQUES MARITAIN

“Témoignage sur la situation actuelle en France”, n'est pas un essai écrit à l'extérieur sur ce qui se passe en France depuis l'armistice, c'est un document palpitant d'intérêt, tout vibrant de foi, écrit dans les conditions les plus difficiles, sous la menace de l'emprisonnement et peut-être même de la mort, par un témoin qui veut être impartial.

Ce manuscrit, rédigé par un dirigeant français d'action catholique et envoyé aux Etats-Unis clandestinement, nous apprend ce qui se passe réellement en France.

M. Jacques Maritain et le R. P. Ducattillon se sont portés garants de l'authenticité de cet ouvrage.

Dans sa préface, M. Maritain explique dans quelles circonstances ce manuscrit lui est parvenu.

Se volume de la collection **Problèmes actuels** : \$ 0.75



LES ÉDITIONS DE L'ARBRE

60 ouest, rue Saint-Jacques, Montréal.

Les plus beaux textes de

VIGNY

Introduction et notes par Fernand Baldensperger
de l'Université de Californie

MOLIERE

Introduction et notes par Georges Raeders
directeur du lycée franco-brésilien de Sao Paolo

inaugureront sous peu
la collection des

Classiques de l'Arbre

dirigée par le professeur Auguste Viatte

•
L'édition de format bibliothèque se compose de volumes de 250 à 300 pages sur beau papier. Chaque volume comportera une introduction biographique et littéraire ainsi que des textes annotés. Les textes publiés ne seront pas des fragments mais des œuvres complètes.

•
Suivront

LES ROMANCIERS RÉGIONALISTES, par Pierre Brodin, directeur du Lycée français de New-York

RABELAIS, par Auguste Viatte, de l'Université Laval, Québec

LA FONTAINE, par René de Messières, professeur à l'École des Hautes Etudes de New-York

RACINE, par A. F. B. Clark, professeur à l'Université de Colombie britannique

VOLTAIRE, par Fernand Vial, professeur à Fordham University

ROUSSEAU, par Jacques Voisine, professeur au Collège Stanislas, de Montréal

LES CONTEURS, par Luc Lacourcière, professeur à l'Université Laval

ORATEURS CHRÉTIENS, par l'abbé Emile Bégin, professeur à l'Université Laval

BAUDELAIRE, par Jean Le Moyne, de Montréal.

ET AUTRES

par le chanoine Sidéau, Jacques Schérer, Henri Sezec.

L'Arbre

COLLECTION

France Forever

dirigée par le professeur Henri Laugier

Les relations commerciales de la France

par JEAN GOTTMANN

*professeur à The Institute
for Advanced Studies, Princeton, U. S. A.*

Prix : \$ 1.25; par la poste : \$ 1.35.

Le problème du cancer

par CHARLES OBERLING

de la faculté de médecine de Strasbourg

Prix : \$ 1.50; par la poste : \$ 1.60.

Les ouvrages de cette collection, œuvres de savants français de réputation mondiale trouveront place dans la bibliothèque de tout homme cultivé.

Suivront :

PROBLÈMES DE MÉDECINE DE GUERRE

par le professeur Daniel Cordier

de l'Université Cambridge

LES CONSTITUTIONS DE L'AMÉRIQUE LATINE

par le professeur Boris Mirkin-Guetzevitch

de l'École libre des Hautes Etudes

LES ORIGINES DE L'HOMME AMÉRICAIN

par Paul Rivet

directeur du Musée de l'Homme de Paris